

LE BONHEUR

Recueil de textes

Nature du bonheur.....	3
<i>Désaccords sur la nature du bonheur.....</i>	<i>3</i>
<i>Le bonheur : un concept indéterminé.....</i>	<i>3</i>
<i>Accomplissement, par l'homme, de sa fonction propre ; vie rationnelle de l'âme. Aristote, Éthique à Nicomaque, I, 6.....</i>	<i>3</i>
<i>Unité du bien, du beau et de l'agréable. Aristote, Éthique à Eudème, I, 1214 a 1-9.....</i>	<i>4</i>
<i>Joie qui naît de la vérité. Augustin, Confessions, X, XXIII, 33.....</i>	<i>4</i>
<i>Avoir l'esprit parfaitement content et satisfait. Descartes, Lettre à Élisabeth du 4 août 1645.....</i>	<i>4</i>
<i>Jouissance du bien. Spinoza, Traité théologico-politique, III, début.....</i>	<i>5</i>
<i>Possession de la perfection. Spinoza, Éthique, V, 33, scolie.....</i>	<i>5</i>
<i>Perfection de la raison. Spinoza, Éthique, IV, appendice, chap. 4.....</i>	<i>5</i>
<i>Connaissance de Dieu. Spinoza, Éthique, II, 49, scolie.....</i>	<i>5</i>
<i>Progrès perpétuel vers de nouveaux plaisirs et de nouvelles perfections. Leibniz, Principes de la nature et de la grâce fondés en raison, § 18.....</i>	<i>5</i>
<i>La vraie félicité consiste dans l'amour de Dieu. Leibniz, Théodicée, Préface.....</i>	<i>5</i>
<i>Égalité de la puissance et de la volonté. Rousseau, Émile ou De l'éducation, II.....</i>	<i>6</i>
<i>Jouissance de soi-même et de sa propre existence. Rousseau, Les Rêveries du promeneur solitaire.....</i>	<i>6</i>
<i>Satisfaction de toutes nos inclinations. Kant, Critique de la raison pure, Méthodologie, II, 2.....</i>	<i>7</i>
<i>Satisfaction du désir dans l'existence entière. Kant, Critique de la raison pratique, Dialectique, II, 5.....</i>	<i>7</i>
<i>Idée formée par l'entendement mêlé à l'imagination et aux sens. Kant, Critique de la faculté de juger, § 83.....</i>	<i>7</i>
<i>Le bonheur est un idéal non de la raison mais de l'imagination. Kant, Fondements de la métaphysique des mœurs, II.....</i>	<i>7</i>
<i>Avoir atteint sa destination et vivre en elle. Hegel, Phénoménologie de l'esprit, V, B.....</i>	<i>8</i>
Le bonheur est-il notre fin ?.....	8
<i>Le bonheur, fin « parfaite ». Aristote, Éthique à Nicomaque, I, 5.....</i>	<i>8</i>
<i>Le bonheur est la fin effective de tous les êtres raisonnables. Kant, Fondements de la métaphysique des mœurs, II.....</i>	<i>9</i>
Moyens du bonheur.....	9
<i>S'accoutumer à croire qu'il n'y a rien qui soit entièrement en notre pouvoir, que nos pensées. Descartes, Discours de la méthode, III.....</i>	<i>9</i>
<i>Action.....</i>	<i>10</i>
<i>Le vrai bonheur est le bonheur d'agir, qui n'est pas recherché. Le bonheur que l'on cherche est un bonheur de rencontre, qui ennuie. Alain, Esquisses.....</i>	<i>10</i>
<i>Sagesse.....</i>	<i>10</i>
<i>Seule la sagesse peut donner le bonheur. Platon, Euthydème.....</i>	<i>10</i>
<i>Chacun peut se rendre heureux en observant les trois règles de morale du Discours de la méthode. Descartes, Lettre à Élisabeth du 4 août 1645.....</i>	<i>10</i>
Bonheur et action.....	12
<i>La vraie félicité consiste dans l'amour de Dieu, qui fait naître le plaisir de bien agir.....</i>	<i>12</i>
<i>Bonheur et quiétude.....</i>	<i>12</i>
<i>La quiétude est inaccessible à l'homme. Kant, Anthropologie d'un point de vue pragmatique, § 61.....</i>	<i>12</i>
<i>Le vrai bonheur est le bonheur d'agir, qui n'est pas recherché. Le bonheur que l'on cherche est un bonheur de rencontre, qui ennuie. Alain, Esquisses.....</i>	<i>13</i>
Bonheur et connaissance.....	13

<i>Le bonheur qui provient de l'ignorance est superficiel. Descartes, Lettre à Élisabeth du 6 octobre 1645.</i>	13
Bonheur et conscience de soi	14
<i>La conscience de soi est sortie de la condition heureuse ou ne l'a pas encore atteinte. Hegel, Phénoménologie de l'esprit, V, B.</i>	14
Bonheur et désir	14
<i>Désir d'être heureux.</i>	14
<i>Tous les hommes désirent être heureux. Platon, Euthydème.</i>	14
<i>Tous les hommes connaissent le bonheur, car ils le désirent tous. Augustin, Confessions, X.</i>	14
<i>Le désir universel et impuissant d'être heureux : trace vide du bonheur perdu. Pascal, Pensées.</i>	14
<i>Un bonheur sans désir est-il possible ?</i>	15
<i>La félicité, plaisir continu, est en même temps désir continu. Hobbes, Léviathan, ch. VI.</i>	15
<i>« Malheur à qui n'a plus rien à désirer ! ». Rousseau, Julie ou La Nouvelle Héloïse.</i>	16
<i>Le désir, obstacle au bonheur ?</i>	16
<i>Tant que nous sommes soumis au désir, il n'y a pas de bonheur durable possible</i>	16
<i>Condition suffisante du bonheur : ne désirer que ce qui est entièrement en notre pouvoir ; changer nos désirs plutôt que l'ordre du monde</i>	17
<i>Le désir et la règle</i>	18
<i>Le bonheur : vie dérégulée, que rien ne comble ou vie d'ordre qui est contente de ce qu'elle a ? Platon, Gorgias.</i>	18
<i>La sagesse, « route du vrai bonheur », consiste à diminuer l'excès des désirs sur les facultés</i>	19
Bonheur et liberté. Rousseau, Émile, II.	20
Bonheur et morale	20
<i>Bonheur et devoir</i>	20
<i>Travailler à son bonheur est un devoir. Kant, Fondements de la métaphysique des mœurs, I.</i>	20
<i>Bonheur et vertu</i>	21
<i>Le bonheur n'est pas la récompense de la vertu, mais la vertu même. Spinoza, Éthique, V, 42.</i>	21
Bonheur et passions	21
<i>Le bonheur résulte de nos passions, qui ne dépendent de nous que dans une faible mesure</i>	21
Bonheur et plaisir	22
<i>Le plaisir est le commencement et la fin de la vie heureuse. Épicure, Lettre à Ménécée.</i>	22
<i>Bonheur qui dure et plaisir qui passe. Rousseau, Les Rêveries du promeneur solitaire.</i>	23
Bonheur et politique	23
<i>Une Cité est une « communauté de vie heureuse ». Aristote, Politique, III, 9.</i>	23
<i>Bonheur public. Hannah Arendt, Essai sur la Révolution.</i>	23
<i>Le bonheur n'est pas le but de l'État. Rousseau, « Du bonheur public ».</i>	24
Bonheur et raison	24
<i>La plus grande félicité de l'homme dépend du droit usage de la raison.</i>	24
<i>La raison n'est pas destinée à nous rendre heureux. Kant, Fondements de la métaphysique des mœurs, I.</i>	24
Bonheur et religion	25
<i>La vraie piété et la vraie félicité consistent dans l'amour de Dieu, qui nous fait prendre plaisir aux bonnes actions</i>	25
Le bonheur et le temps	25
<i>Malheur d'une vie orientée vers l'avenir. Pascal, Pensées.</i>	25

<i>Bonheur et mémoire. Augustin, Confessions, X.</i>	26
<i>Bonheur et oubli. Nietzsche, Considérations inactuelles, II.</i>	26
<i>Nostalgie et divertissement. Fin du voyage. Jouir du bonheur et user du monde. Augustin, De doctrina christiana.</i>	27

Nature du bonheur

Désaccords sur la nature du bonheur

« Puisque toute connaissance, tout choix délibéré aspire à quelque bien, voyons quel est, de tous les biens réalisables, celui qui est le bien suprême. Sur son nom, en tout cas, la plupart des hommes sont pratiquement d'accord : c'est le bonheur, au dire de la foule aussi bien que des gens cultivés ; tous assimilent le fait de bien vivre au fait d'être heureux.

Par contre, en ce qui concerne la nature du bonheur, on ne s'entend plus, et les réponses de la foule ne ressemblent pas à celles des sages. Les uns, en effet, identifient le bonheur à quelque chose d'apparent et de visible, comme le plaisir, la richesse, ou l'honneur ; pour les uns c'est une chose et pour les autres une autre chose ; souvent le même homme change d'avis à son sujet : malade il place le bonheur dans la santé, et pauvre, dans la richesse ; à d'autres moments, quand on a conscience de sa propre ignorance, on admire ceux qui tiennent des discours élevés et dépassant notre portée. » Aristote, *Éthique à Nicomaque*, I, 2.

Le bonheur : un concept indéterminé

« Le concept du bonheur est un concept si indéterminé, que, malgré le désir qu'a tout homme d'arriver à être heureux, personne ne peut jamais dire en termes précis et cohérents ce que véritablement il désire et il veut [...] Pour l'idée du bonheur un tout absolu, un maximum de bien-être dans mon état présent et dans toute ma condition future, est nécessaire. Or il est impossible qu'un être fini, si perspicace et en même temps si puissant qu'on le suppose, se fasse un concept déterminé de ce qu'il veut ici véritablement. Veut-il la richesse ? Que de soucis, que d'envie, que de pièges ne peut-il pas par là attirer sur sa tête ! Veut-il beaucoup de connaissances et de lumières ? Peut-être tout cela ne fera-t-il que lui donner un regard plus pénétrant pour lui représenter d'une manière d'autant plus terrible les maux qui jusqu'à présent se dérobaient encore à sa vue... Bref, il est incapable de déterminer avec une entière certitude d'après quelque principe ce qui le rendrait véritablement heureux : pour cela il lui faudrait l'omniscience. [...] Le problème qui consiste à déterminer d'une façon sûre et générale quelle action peut favoriser le bonheur d'un être raisonnable est un problème tout à fait insoluble. » Kant, *Fondements de la métaphysique des mœurs*, 1785, 2e section.

Accomplissement, par l'homme, de sa fonction propre ; vie rationnelle de l'âme. Aristote, *Éthique à Nicomaque*, I, 6.

« Mais sans doute l'identification du bonheur et du Souverain Bien apparaît-elle comme une chose sur laquelle tout le monde est d'accord ; ce qu'on désire encore, c'est que nous disions plus clairement quelle est la nature du bonheur. Peut-être pourrait-on y arriver si on déterminait la fonction de l'homme.

De même, en effet, que dans le cas d'un joueur de flûte, d'un statuaire, ou d'un artiste quelconque, et en général pour tous ceux qui ont une fonction ou une activité déterminée, c'est dans la fonction que réside, selon l'opinion courante, le bien, le « réussi », on peut penser qu'il en est ainsi pour l'homme s'il est vrai qu'il y ait une certaine fonction spéciale à l'homme. Serait-il possible qu'un charpentier ou un cordonnier aient une fonction et une activité à exercer, mais que l'homme n'en ait aucune et que la nature l'ait dispensé de toute oeuvre à accomplir ? Ou bien

encore de même qu'un oeil, une main, un pied et, d'une manière générale, chaque partie d'un corps, a manifestement une certaine fonction à remplir, ne doit-on pas admettre que l'homme a, lui aussi, en dehors de toutes ces activités particulières, une fonction déterminée ? Mais alors en quoi peut-elle consister ? Le simple fait de vivre est, de toute évidence, une chose que l'homme partage en commun même avec les végétaux ; or ce que nous recherchons, c'est ce qui est propre à l'homme. Nous devons donc laisser de côté la vie de nutrition et la vie de croissance. Viendrait ensuite la vie sensitive mais celle-là encore apparaît commune avec le cheval, le boeuf et tous les animaux. Reste donc une certaine vie pratique de la partie rationnelle de l'âme, partie qui peut être envisagée, d'une part, au sens où elle est soumise à la raison, et, d'autre part, au sens où elle possède la raison et l'exercice de la pensée

L'expression : *vie rationnelle* étant ainsi prise en un double sens, nous devons établir qu'il s'agit ici de la vie selon le point de vue de l'exercice, car c'est cette vie-là qui paraît bien donner au terme son sens le plus plein. Or s'il y a une fonction de l'homme consistant dans une activité de l'âme conforme à la raison, ou qui n'existe pas sans la raison, et si nous disons que cette fonction est génériquement la même dans un individu quelconque et dans un individu de mérite (ainsi, dans un cithariste et dans un bon cithariste, et ceci est vrai, d'une manière absolue, dans tous les cas), l'excellence due au mérite s'ajoutant à la fonction (car la fonction du cithariste est de jouer de la cithare, et celle du bon cithariste d'en bien jouer) s'il en est ainsi ; si nous posons que la fonction de l'homme consiste dans un certain genre de vie, c'est-à-dire dans une activité de l'âme et dans des actions accompagnées de raison ; si la fonction d'un homme vertueux est d'accomplir cette tâche, et de l'accomplir bien et avec succès, chaque chose au surplus étant bien accomplie quand elle l'est selon l'excellence qui lui est propre : — dans ces conditions, c'est donc que le bien pour l'homme consiste dans une activité de l'âme en accord avec la vertu et, au cas de pluralité de vertus, en accord avec la plus excellente et la plus parfaite d'entre elles Mais il faut ajouter « et cela dans une vie accomplie jusqu'à son terme », car une hirondelle ne fait pas le printemps, ni non plus un seul jour : et ainsi la félicité et le bonheur ne sont pas davantage l'oeuvre d'une seule journée, ni d'un bref espace de temps. » Aristote, *Éthique à Nicomaque*, I, 6.

Unité du bien, du beau et de l'agréable. Aristote, *Éthique à Eudème*, I, 1214 a 1-9.

« L'homme qui dans le sanctuaire du dieu à Dèlos a fait paraître son propre sentiment composa pour le vestibule du temple de Lèto une inscription où il sépare l'un de l'autre le bien, le beau et l'agréable comme trois propriétés qui n'appartiendraient pas à la même chose ; voici ses vers :

*La justice la plus haute, c'est ce qu'il y a de plus beau ; mais le meilleur c'est la santé,
Et le plaisir suprême, c'est d'obtenir ce que l'on aime.*

Gardons-nous, quant à nous, de lui donner notre accord : car c'est le bonheur, de toutes choses la plus belle et la meilleure, qui est aussi la plus agréable. » Aristote, *Éthique à Eudème*, I, 1214 a 1-9.

Joie qui naît de la vérité. Augustin, *Confessions*, X, xxiii, 33.

« La joie qui naît de la vérité, voilà le bonheur (*beata vita est gaudium de veritate*). Car c'est la joie qui vient de vous, qui êtes la Vérité même, ô Dieu, « ma lumière, salut de ma face, mon Dieu » ! Oui, cette vie heureuse, tous la veulent ; cette vie qui est seule heureuse, tous la veulent ; la joie qui naît de la vérité, tous la veulent. » Augustin, *Confessions*, X, xxiii, 33.

Avoir l'esprit parfaitement content et satisfait. Descartes, *Lettre à Elisabeth du 4 août 1645*.

« Il y a de la différence entre l'heur et la béatitude, en ce que l'heur ne dépend que des choses qui sont hors de nous, d'où vient que ceux là sont estimés plus heureux que sages, auxquels il est arrivé quelque bien qu'ils ne se sont point procuré, au lieu que la béatitude consiste, ce me semble, en un parfait contentement d'esprit et une satisfaction intérieure, que n'ont pas ordinairement ceux qui sont le plus favorisés de la fortune, et que les sages acquièrent sans elle. Ainsi *vivere beate*,

vivre en béatitude, ce n'est autre chose qu'avoir l'esprit parfaitement content et satisfait.» Descartes, *Lettre à Élisabeth du 4 août 1645*.

Jouissance du bien. Spinoza, *Traité théologico-politique*, III, début.

« La félicité véritable et la vraie béatitude consiste dans la seule jouissance du bien. » Spinoza, *Traité théologico-politique*, III, début.

Possession de la perfection. Spinoza, *Éthique*, V, 33, scolie.

« Si la joie (*laetitia*) consiste dans le passage à une plus grande perfection, la béatitude, à coup sûr, doit consister en ce que l'esprit est doté de la perfection même. » Spinoza, *Éthique*, V, 33, scolie.

Perfection de la raison. Spinoza, *Éthique*, IV, appendice, chap. 4.

« Il est donc, dans la vie, utile au premier chef de parfaire l'intellect, autrement dit la raison, autant que nous pouvons, et c'est en cela que consiste pour l'homme la suprême félicité, autrement dit la béatitude. » Spinoza, *Éthique*, IV, appendice, chap. 4.

Connaissance de Dieu. Spinoza, *Éthique*, II, 49, scolie.

« Notre suprême félicité ou béatitude consiste dans la seule connaissance de Dieu. » Spinoza, *Éthique*, II, 49, scolie.

Progrès perpétuel vers de nouveaux plaisirs et de nouvelles perfections. Leibniz, *Principes de la nature et de la grâce fondés en raison*, § 18.

« Notre bonheur ne consistera jamais et ne doit point consister dans une pleine jouissance, où il n'y aurait plus rien à désirer et qui rendrait notre esprit stupide ; mais dans un progrès perpétuel à de nouveaux plaisirs et de nouvelles perfections. » Leibniz, *Principes de la nature et de la grâce fondés en raison* (1714), § 18.

La vraie félicité consiste dans l'amour de Dieu. Leibniz, *Théodicée*, Préface.

« L'amour est cette affection qui nous fait trouver du plaisir dans les perfections de ce qu'on aime, et il n'y a rien de plus parfait que Dieu ni rien de plus charmant. Pour l'aimer, il suffit d'en envisager les perfections ; ce qui est aisé, parce que nous trouvons en nous leurs idées. Les perfections de Dieu sont celles de nos âmes, mais il les possède sans bornes ; il est un océan, dont nous n'avons reçu que des gouttes : il y a en nous quelque puissance, quelque connaissance, quelque bonté ; mais elles sont tout entières en Dieu. L'ordre, les proportions, l'harmonie nous enchantent, la peinture et la musique en sont des échantillons ; Dieu est tout ordre, il garde toujours la justesse des proportions, il fait l'harmonie universelle : toute la beauté est un épanchement de ses rayons.

Il s'ensuit manifestement que la véritable piété, et même la véritable félicité, consiste dans l'amour de Dieu, mais dans un amour éclairé, dont l'ardeur soit accompagnée de lumière. Cette espèce d'amour fait naître ce plaisir dans les bonnes actions qui donne du relief à la vertu, et rapportant tout à Dieu, comme au centre, transporte l'humain au divin. Car en faisant son devoir, en obéissant à la raison, on remplit les ordres de la suprême raison, on dirige toutes ses intentions au bien commun qui n'est point différent de la gloire de Dieu ; l'on trouve qu'il n'y a point de plus grand intérêt particulier que d'épouser celui du général, et on se satisfait à soi-même en se plaisant à procurer les vrais avantages des hommes. Qu'on réussisse ou qu'on ne réussisse pas, on est content de ce qui arrive, quand on est résigné à la volonté de Dieu, et quand on sait que ce qu'il veut est le meilleur : mais avant qu'il déclare sa volonté par l'événement on tâche de la rencontrer, en faisant ce qui paraît le plus conforme à ses ordres. Quand nous sommes dans cette situation d'esprit, nous ne sommes point rebutés par les mauvais succès, nous n'avons du regret que de nos fautes ; et les ingratitude des hommes ne nous font point relâcher de l'exercice de notre humeur bienfaisante. Notre charité est humble et pleine de modération, elle n'affecte point de régenter : également attentifs à nos défauts et aux talents d'autrui, nous sommes portés à critiquer

nos actions, et à excuser et redresser celles des autres : c'est pour nous perfectionner nous-mêmes, et pour ne faire tort à personne. Il n'y a point de piété où il n'y a point de charité, et sans être officieux et bienfaisant, on ne saurait faire voir une dévotion sincère. » Leibniz, *Essais de théodicée*, Préface, GF, p. 27-28

Égalité de la puissance et de la volonté. Rousseau, *Émile ou De l'éducation*, II.

« Nous ne savons ce que c'est que bonheur ou malheur absolu. Tout est mêlé dans cette vie ; on n'y goûte aucun sentiment pur, on n'y reste pas deux moments dans le même état. Les affections de nos âmes, ainsi que les modifications de nos corps, sont dans un flux continu. Le bien et le mal nous sont communs à tous, mais en différentes mesures. Le plus heureux est celui qui souffre le moins de peines ; le plus misérable est celui qui sent le moins de plaisirs. Toujours plus de souffrances que de jouissances : voilà la différence commune à tous. La félicité de l'homme ici-bas n'est donc qu'un état négatif ; on doit la mesurer par la moindre quantité de maux qu'il souffre.

Tout sentiment de peine est inséparable du désir de s'en délivrer ; toute idée de plaisir est inséparable du désir d'en jouir ; tout désir suppose privation, et toutes les privations qu'on sent sont pénibles ; c'est donc dans la disproportion de nos désirs et de nos facultés que consiste notre misère. Un être sensible dont les facultés égaleraient les désirs serait un être absolument heureux.

En quoi donc consiste la sagesse humaine ou la route du vrai bonheur ? Ce n'est pas précisément à diminuer nos désirs ; car, s'ils étaient au-dessous de notre puissance, une partie de nos facultés resterait oisive, et nous ne jouirions pas de tout notre être. Ce n'est pas non plus à étendre nos facultés, car si nos désirs s'étendaient à la fois en plus grand rapport, nous n'en deviendrions que plus misérables : mais c'est à diminuer l'excès des désirs sur les facultés, et à mettre en égalité parfaite la puissance et la volonté. C'est alors seulement que, toutes les forces étant en action, l'âme cependant restera paisible, et que l'homme se trouvera bien ordonné. » Rousseau, *Émile ou De l'éducation*, II.

Jouissance de soi-même et de sa propre existence. Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire*.

« J'ai remarqué dans les vicissitudes d'une longue vie que les époques des plus douces jouissances et des plaisirs les plus vifs ne sont pourtant pas celles dont le souvenir m'attire et me touche le plus. Ces courts moments de délire et de passion, quelque vifs qu'ils puissent être, ne sont cependant, et par leur vivacité même, que des points bien clairsemés dans la ligne de la vie. Ils sont trop rares et trop rapides pour constituer un état, et le bonheur que mon cœur regrette n'est point composé d'instant fugitifs mais un état simple et permanent, qui n'a rien de vif en lui-même, mais dont la durée accroît le charme au point d'y trouver enfin la suprême félicité.

Tout est dans un flux continu sur la terre : rien n'y garde une forme constante et arrêtée, et nos affections qui s'attachent aux choses extérieures passent et changent nécessairement comme elles. Toujours en avant ou en arrière de nous, elles rappellent le passé qui n'est plus ou préviennent l'avenir qui souvent ne doit point être : il n'y a rien là de solide à quoi le cœur se puisse attacher. Aussi n'a-t-on guère ici-bas que du plaisir qui passe ; pour le bonheur qui dure je doute qu'il y soit connu. A peine est-il dans nos plus vives jouissances un instant où le cœur puisse véritablement nous dire : Je voudrais que cet instant durât toujours ; et comment peut-on appeler bonheur un état fugitif qui nous laisse encore le cœur inquiet et vide, qui nous fait regretter quelque chose avant, ou désirer encore quelque chose après ?

Mais s'il est un état où l'âme trouve une assiette assez solide pour s'y reposer tout entière et rassembler là tout son être, sans avoir besoin de rappeler le passé ni d'enjamber sur l'avenir ; où le temps ne soit rien pour elle, où le présent dure toujours sans néanmoins marquer sa durée et sans aucune trace de succession, sans aucun autre sentiment de privation ni de jouissance, de plaisir ni de peine, de désir ni de crainte que celui seul de notre existence, et que ce sentiment seul puisse la remplir tout entière ; tant que cet état dure celui qui s'y trouve peut s'appeler heureux, non d'un

bonheur imparfait, pauvre et relatif tel que celui qu'on trouve dans les plaisirs de la vie, mais d'un bonheur suffisant, parfait et plein, qui ne laisse dans l'âme aucun vide qu'elle sente le besoin de remplir. Tel est l'état où je me suis trouvé souvent à l'île de Saint-Pierre dans mes rêveries solitaires, soit couché dans mon bateau que je laissais dériver au gré de l'eau, soit assis sur les rives du lac agité, soit ailleurs au bord d'une belle rivière ou d'un ruisseau murmurant sur le gravier.

De quoi jouit-on dans une pareille situation ? De rien d'extérieur à soi, de rien sinon de soi-même et de sa propre existence, tant que cet état dure on se suffit à soi-même comme Dieu. Le sentiment de l'existence dépouillé de toute autre affection est par lui-même un sentiment précieux de contentement et de paix, qui suffirait seul pour rendre cette existence chère et douce à qui saurait écarter de soi toutes les impressions sensuelles et terrestres qui viennent sans cesse nous en distraire et en troubler ici-bas la douceur.» Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire*, Cinquième promenade.

Satisfaction de toutes nos inclinations. Kant, *Critique de la raison pure*, Méthodologie, II, 2

« Le bonheur est la satisfaction de toutes nos inclinations (tant *extensive* quant à leur variété, qu'*intensive* quant au degré, et aussi *protensive* quant à la durée). » Kant, *Critique de la raison pure*, Méthodologie, II, 2, A 806/B 834. AK., III, 523.

Satisfaction du désir dans l'existence entière. Kant, *Critique de la raison pratique*, Dialectique, II, 5.

« Le bonheur est l'état dans le monde d'un être raisonnable pour qui, dans toute son existence, tout va selon son désir et sa volonté. » Kant, *Critique de la raison pratique*, Dialectique, II, 5 ; dans *Œuvres*, Pléiade, II, p. 760 (AK., V, 124).

Idée formée par l'entendement mêlé à l'imagination et aux sens. Kant, *Critique de la faculté de juger*, § 83.

« Le concept de bonheur n'est pas un concept que l'homme abstrait de ses instincts et qu'il extrait en lui-même de son animalité, mais c'est une simple *Idée* d'un état, à laquelle il veut rendre adéquat cet état sous des conditions simplement empiriques (ce qui est impossible). Il se projette cette Idée, en vérité de manières extrêmement différentes, au moyen de son entendement mêlé à l'imagination et aux sens, et il modifie si souvent ce concept que la nature, si elle était soumise à son arbitraire, ne pourrait admettre absolument aucune loi déterminée, universelle et fixe, pour s'accorder avec ce concept chancelant et, ainsi, avec la fin que chacun se propose de façon arbitraire. Et même si nous voulions, soit réduire cette fin au véritable besoin naturel, dans lequel notre espèce est en total accord avec elle-même, soit hautement accroître l'habileté à atteindre les fins imaginées, cependant, ce que l'homme comprend sous le nom de bonheur, et qui est en fait sa fin naturelle dernière (et non la fin de la liberté), ne serait pas atteint par lui ; car sa nature n'est pas telle qu'elle puisse s'accomplir et se satisfaire dans la possession et la jouissance. » Kant, *Critique de la faculté de juger*, § 83, dans *Œuvres philosophiques*, II, Pléiade, p. 1232-1233.

Le bonheur est un idéal non de la raison mais de l'imagination. Kant, *Fondements de la métaphysique des mœurs*, II.

« Le concept du bonheur est un concept si indéterminé, que, malgré le désir qu'a tout homme d'arriver à être heureux, personne ne peut jamais dire en termes précis et cohérents ce que véritablement il désire et il veut. La raison en est que tous les éléments qui font partie du concept du bonheur sont dans leur ensemble empiriques, c'est-à-dire qu'ils doivent être empruntés à l'expérience, et que cependant pour l'idée du bonheur un tout absolu, un maximum de bien-être dans mon état présent et dans toute ma condition future, est nécessaire. Or il est impossible qu'un être fini, si perspicace et en même temps si puissant qu'on le suppose, se fasse un concept

déterminé de ce qu'il veut ici véritablement. Veut-il la richesse ? Que de soucis, que d'envie, que de pièges ne peut-il pas par là attirer sur sa tête ! Veut-il beaucoup de connaissance et de lumières ? Peut-être cela ne fera-t-il que lui donner un regard plus pénétrant pour lui représenter d'une manière d'autant plus terrible les maux qui jusqu'à présent se dérobent à sa vue et qui sont pourtant inévitables, ou bien que charger de plus de besoins encore ses désirs qu'il a déjà bien assez de peine à satisfaire. Veut-il une longue vie ? Qui lui répond que ce ne serait pas une longue souffrance ? Veut-il du moins la santé ? Que de fois l'indisposition du corps a détourné d'excès où aurait fait tomber une santé parfaite, etc. ! Bref, il est incapable de déterminer avec une entière certitude d'après quelque principe ce qui le rendrait véritablement heureux : pour cela il lui faudrait l'omniscience. On ne peut donc pas agir, pour être heureux, d'après des principes déterminés, mais seulement d'après des conseils empiriques, qui recommandent, par exemple, un régime sévère, l'économie, la politesse, la réserve, etc., toutes choses qui, selon les enseignements de l'expérience, contribuent en thèse générale pour la plus grande part au bien-être. Il suit de là que les impératifs de la prudence, à parler exactement, ne peuvent commander en rien, c'est-à-dire représenter des actions d'une manière objective comme pratiquement *nécessaires*, qu'il faut les tenir plutôt pour des conseils (*consilia*) que pour des commandements (*praecepta*) de la raison ; le problème qui consiste à déterminer d'une façon sûre et générale quelle action peut favoriser le bonheur d'un être raisonnable est un problème tout à fait insoluble ; il n'y a donc pas à cet égard d'impératif qui puisse commander, au sens strict du mot, de faire ce qui rend heureux, parce que le bonheur est un idéal, non de la raison, mais de l'imagination, fondé uniquement sur des principes empiriques, dont on attendrait vainement qu'ils puissent déterminer une action par laquelle serait atteinte la totalité d'une série de conséquences en réalité infinie. » Kant, *Fondements de la métaphysique des mœurs*, II, traduction Delbos, UQAC, p. 26-27.

Avoir atteint sa destination et vivre en elle. Hegel, *Phénoménologie de l'esprit*, V, B.

« La conscience de soi, qui n'est d'abord esprit qu'immédiatement et selon le concept, est sortie de cette condition heureuse consistant à avoir atteint sa destination et à vivre en elle ; ou plutôt, la conscience de soi n'a pas encore atteint cette félicité ; on peut en effet dire aussi bien l'une ou l'autre chose. » Hegel, *Phénoménologie de l'esprit*, V, B, trad. J. Hyppolite, Aubier, I, p. 292.

Le bonheur est-il notre fin ?

Le bonheur, fin « parfaite ». Aristote, *Éthique à Nicomaque*, I, 5.

« Puisque les fins sont manifestement multiples, et nous choisissons certaines d'entre elles (par exemple la richesse, les flûtes et en général les instruments) en vue d'autres choses, il est clair que ce ne sont pas là des fins parfaites, alors que le Souverain Bien est, de toute évidence, quelque chose de parfait. Il en résulte que s'il y a une seule chose qui soit une fin parfaite, elle sera le bien que nous cherchons, et s'il y en a plusieurs, ce sera la plus parfaite d'entre elles. Or, ce qui est digne d'être poursuivi par soi, nous le nommons plus parfait que ce qui est poursuivi pour une autre chose, et ce qui n'est jamais désirable en vue d'une autre chose, nous le déclarons plus parfait que les choses qui sont désirables à la fois par elles-mêmes et pour cette autre chose, et nous appelons parfait au sens absolu ce qui est toujours désirable en soi-même et ne l'est jamais en vue d'une autre chose. Or le bonheur semble être au suprême degré une fin de ce genre, car nous le choisissons toujours pour lui-même et jamais en vue d'une autre chose au contraire, l'honneur, le plaisir, l'intelligence ou toute vertu quelconque, sont des biens que nous choisissons assurément pour eux-mêmes (puisque, même si aucun avantage n'en découlait pour nous, nous les choisirions encore), mais nous les choisissons aussi en vue du bonheur, car c'est par leur intermédiaire que nous pensons devenir heureux. Par contre, le bonheur n'est jamais choisi en

vue de ces biens, ni d'une manière générale en vue d'autre chose que lui-même. » Aristote, *Éthique à Nicomaque*, I, 5.

Le bonheur est la fin effective de tous les êtres raisonnables. Kant, *Fondements de la métaphysique des mœurs*, II.

« Il y a cependant une fin que l'on peut supposer réelle chez tous les êtres raisonnables (en tant que des impératifs s'appliquent à ces êtres, considérés comme dépendants), par conséquent un but qui n'est pas pour eux une simple *possibilité*, mais dont on peut certainement admettre que tous se le proposent *effectivement* en vertu d'une nécessité naturelle, et ce but est le *bonheur*. L'impératif hypothétique qui représente la nécessité pratique de l'action comme moyen d'arriver au bonheur est ASSERTORIQUE. On ne peut pas le présenter simplement comme indispensable à la réalisation d'une fin incertaine, seulement possible, mais d'une fin que l'on peut supposer avec certitude et *a priori* chez tous les hommes, parce qu'elle fait partie de leur essence. Or on peut donner le nom de *prudence*¹, en prenant ce mot dans son sens le plus étroit, à l'habileté dans le choix des moyens qui nous conduisent à notre plus grand bien-être. Aussi l'impératif qui se rapporte aux choix des moyens en vue de notre bonheur propre, c'est-à-dire la prescription de la prudence, n'est toujours qu'*hypothétique* ; l'action est commandée, non pas absolument, mais seulement comme moyen pour un autre but. » Kant, *Fondements de la métaphysique des mœurs*, II, traduction Delbos, UQAC, p. 26-27.

Moyens du bonheur

S'accoutumer à croire qu'il n'y a rien qui soit entièrement en notre pouvoir, que nos pensées. Descartes, *Discours de la méthode*, III.

« Ma troisième maxime était de tâcher toujours plutôt à me vaincre que la fortune, et à changer mes désirs que l'ordre du monde ; et généralement, de m'accoutumer à croire qu'il n'y a rien qui soit entièrement en notre pouvoir, que nos pensées, en sorte qu'après que nous avons fait notre mieux, touchant les choses qui nous sont extérieures, tout ce qui manque de nous réussir est, au regard de nous, absolument impossible. Et ceci seul me semblait être suffisant pour m'empêcher de rien désirer à l'avenir que je n'acquiesse, et ainsi pour me rendre content. Car notre volonté ne se portant naturellement à désirer que les choses que notre entendement lui représente en quelque façon comme possibles, il est certain que, si nous considérons tous les biens qui sont hors de nous comme également éloignés de notre pouvoir, nous n'aurons pas plus de regrets de manquer de ceux qui semblent être dus à notre naissance, lorsque nous en serons privés sans notre faute, que nous avons de ne posséder pas les royaumes de la Chine ou du Mexique ; et que faisant, comme on dit, de nécessité vertu, nous ne désirerons pas davantage d'être sains, étant malades, ou d'être libres, étant en prison, que nous faisons maintenant d'avoir des corps d'une matière aussi peu corruptible que les diamants, ou des ailes pour voler comme les oiseaux. Mais j'avoue qu'il est besoin d'un long exercice, et d'une méditation souvent réitérée, pour s'accoutumer à regarder de ce biais toutes les choses ; et je crois que c'est principalement en ceci que consistait le secret de ces philosophes, qui ont pu autrefois se

¹[*Note de Kant*] Le terme de prudence est pris en un double sens ; selon le premier sens, il peut porter le nom de prudence par rapport au monde ; selon le second, celui de prudence privée. La première est l'habileté d'un homme à agir sur ses semblables de façon à les employer à ses fins. La seconde est la sagacité qui le rend capable de faire converger toutes ses fins vers son avantage à lui, et vers un avantage durable. Cette dernière est proprement celle à laquelle se réduit la valeur de la première, et de celui qui est prudent de la première façon sans l'être de la seconde on pourrait dire plus justement qu'il est ingénieux et rusé, mais en somme imprudent.

soustraire de l'empire de la fortune et, malgré les douleurs et la pauvreté, disputer de la félicité avec leurs dieux. Car, s'occupant sans cesse à considérer les bornes qui leur étaient prescrites par la nature, ils se persuadaient si parfaitement que rien n'était en leur pouvoir que leurs pensées, que cela seul était suffisant pour les empêcher d'avoir aucune affection pour d'autres choses ; et ils disposaient d'elles si absolument, qu'ils avaient en cela quelque raison de s'estimer plus riches, et plus puissants, et plus libres, et plus heureux, qu'aucun des autres hommes qui, n'ayant point cette philosophie, tant favorisés de la nature et de la fortune qu'ils puissent être, ne disposent jamais ainsi de tout ce qu'il veulent. » Descartes, *Discours de la méthode*, III (Troisième maxime de la morale par provision).

Action

Le vrai bonheur est le bonheur d'agir, qui n'est pas recherché. Le bonheur que l'on cherche est un bonheur de rencontre, qui ennuie. Alain, *Esquisses*.

« L'idée qui résulte clairement de ce qui a été dit, c'est qu'il y a des degrés dans le bonheur, ou, si l'on veut, des bonheurs de diverses qualités. Au plus bas degré se trouve un bonheur de rencontre, comme d'être riche, puissant, recherché, de se bien porter, de vivre longtemps, de conserver longtemps ceux que l'on aime. Ce genre de bonheur, tous l'admirent et le désirent ; mais ceux qui l'ont ne semblent pas le goûter. L'ennui est le fait humain le plus étonnant peut-être. Tous ces biens ressemblent à la santé ; dès qu'on ne l'a point, on la désire ; mais dès qu'on l'a, on n'y pense plus et l'on se porte aussitôt à quelque action aventureuse, et de conquête, où la santé, la richesse, les plaisirs de sentiment sont mis en jeu. Le jeu de hasard, objet d'une passion fort commune, est en quelque façon le symbole de cet amour de l'action et du risque et en même temps de la puissance de l'ennui.

Les enfants dans leurs jeux font bien saisir la source du bonheur véritable (« fleur de l'action »). Et les hommes sont comme des enfants ; toujours indifférents à l'égard du bonheur reçu, toujours avides de conquérir, d'apprendre, de faire... et quant au bonheur d'agir, ainsi qu'il a été expliqué, on le trouve, mais on ne le cherche pas ; c'est l'action qui attire. Et le bonheur se présente alors sous l'aspect de la peine, c'est-à-dire d'obstacles à vaincre. » Alain, *Esquisses*, La recherche du bonheur, P.U.F., 1968, p. 35.

Sagesse

Seule la sagesse peut donner le bonheur. Platon, *Euthydème*.

« Puisque la sagesse peut s'enseigner et que seule dans la réalité elle donne à l'homme bonheur (*eudaimonia*) et réussite (*eutukhé*), ne conviendras-tu pas qu'il est nécessaire de rechercher la sagesse ? » Platon, *Euthydème*, 282c. Cette nécessité se fonde sur le fait que tous les hommes désirent être heureux : « N'est-il pas vrai que, nous autres hommes, nous désirons tous être heureux (*eu prattein*) ? Mais n'est-ce pas une de ces questions ridicules que je redoutais à l'instant ? Car il est absurde (*anoëton*) de poser des questions pareilles. Qui, en effet, ne désire être heureux ? » *Ibid.*, 278e.

Chacun peut se rendre heureux en observant les trois règles de morale du Discours de la méthode. Descartes, *Lettre à Élisabeth du 4 août 1645*.

« Lorsque j'ai choisi le livre de Sénèque *De vita beata*, pour le proposer à Votre Altesse comme un entretien qui lui pourrait être agréable, j'ai eu seulement égard à la réputation de l'auteur et à la dignité de la matière, sans penser à la façon dont il la traite, laquelle ayant depuis considérée, je ne la trouve pas assez exacte pour mériter d'être suivie. Mais, afin que Votre Altesse en puisse juger plus aisément, je tâcherai ici d'expliquer en quelle sorte il me semble que cette matière eût dû être traitée par un philosophe tel que lui, qui, n'était point éclairé de la foi, n'avait que la raison naturelle pour guide.

Il dit fort bien, au commencement, que *vivere omnes beate volunt, sed ad pervidendum quid sit quod beatam vitam efficiat, caligant*². Mais il est besoin de savoir ce que c'est que *vivere beate*³ ; je dirais en français vivre heureusement, sinon qu'il y a de la différence entre l'heur et la béatitude, en ce que l'heur ne dépend que des choses qui sont hors de nous, d'où vient que ceux là sont estimés plus heureux que sages, auxquels il est arrivé quelque bien qu'ils ne se sont point procuré, au lieu que la béatitude consiste, ce me semble, en un parfait contentement d'esprit et une satisfaction intérieure, que n'ont pas ordinairement ceux qui sont le plus favorisés de la fortune, et que les sages acquièrent sans elle. Ainsi *vivere beate* vivre en béatitude, ce n'est autre chose qu'avoir l'esprit parfaitement content et satisfait.

Considérant, après cela, ce que c'est *quod beatam vitam efficiat*⁴, c'est-à-dire quelles sont les choses qui nous peuvent donner ce souverain contentement, je remarque qu'il y en a de deux sortes : à savoir, de celles qui dépendent de nous, comme la vertu et la sagesse, et de celles qui n'en dépendent point, comme les honneurs, les richesses et la santé. Car il est certain qu'un homme bien né, qui n'est point malade, qui ne manque de rien, et qui avec cela est aussi sage et aussi vertueux qu'un autre qui est pauvre, malsain et contrefait, peut jouir d'un plus parfait contentement que lui. Toutefois, comme un petit vaisseau peut être aussi plein qu'un plus grand, encore qu'il contienne moins de liqueur, ainsi, prenant le contentement d'un chacun pour la plénitude et l'accomplissement de ses désirs réglés selon la raison, je ne doute point que les plus pauvres et les plus disgraciés de la fortune ou de la nature ne puissent être entièrement contents et satisfaits, aussi bien que les autres, encore qu'ils ne jouissent pas de tant de biens. Et ce n'est que de cette sorte de contentement, de laquelle il est ici question ; car puisque l'autre n'est aucunement en notre pouvoir, la recherche en serait superflue. Or il me semble qu'un chacun se peut rendre content de soi-même et sans rien attendre d'ailleurs, pourvu seulement qu'il observe trois choses, auxquelles se rapportent les trois règles de morale, que j'ai mises dans le *Discours de la Méthode*.

La première est, qu'il tâche toujours de se servir, le mieux qu'il lui est possible, de son esprit, pour connaître ce qu'il doit faire ou ne pas faire en toutes les occurrences de la vie. La seconde, qu'il ait une ferme et constante résolution d'exécuter tout ce que la raison lui conseillera, sans que ses passions ou ses appétits l'en détournent ; et c'est la fermeté de cette résolution, que je crois devoir être prise pour la vertu, bien que je ne sache point que personne l'ait jamais ainsi expliquée ; mais on l'a divisée en plusieurs espèces, auxquelles on a donné divers noms, à cause des divers objets auxquels elle s'étend.

La troisième, qu'il considère que, pendant qu'il se conduit ainsi, autant qu'il peut, selon la raison, tous les biens qu'il ne possède point sont aussi entièrement hors de son pouvoir les uns que les autres, et que, par ce moyen, il s'accoutume à ne les point désirer ; car il n'y a rien que le désir, et le regret ou le repentir, qui nous puissent empêcher d'être contents : mais si nous faisons toujours tout ce que nous dicte notre raison, nous n'aurons jamais aucun sujet de nous repentir, encore que les événements nous fissent voir, par après, que nous nous sommes trompés, pour ce que ce n'est point par notre faute. Et ce qui fait que nous ne désirons point d'avoir, par exemple, plus de bras ou plus de langues que nous n'en avons, mais que nous désirons bien d'avoir plus de santé ou plus de richesses, c'est seulement que nous imaginons que ces choses-ci pourraient être acquises par notre conduite, ou bien qu'elles sont dues à notre nature, et que ce n'est pas le même des autres : de laquelle opinion nous pourrions nous dépouiller, en considérant que, puisque nous avons toujours suivi le conseil de notre raison, nous n'avons rien omis de ce qui était en notre pouvoir, et que les maladies et les infortunes ne sont pas moins naturelles à l'homme, que les prospérités et la santé. » Descartes, *Lettre à Elisabeth du 4 août 1645*.

² Tous veulent vivre heureux, mais quand il s'agit de voir clairement ce qui rend la vie heureuse, ils sont dans le brouillard.

³ Vivre heureux.

⁴ Ce qui rend la vie heureuse.

Bonheur et action

La vraie félicité consiste dans l'amour de Dieu, qui fait naître le plaisir de bien agir

« L'amour est cette affection qui nous fait trouver du plaisir dans les perfections de ce qu'on aime, et il n'y a rien de plus parfait que Dieu ni rien de plus charmant. Pour l'aimer, il suffit d'en envisager les perfections ; ce qui est aisé, parce que nous trouvons en nous leurs idées. Les perfections de Dieu sont celles de nos âmes, mais il les possède sans bornes ; il est un océan, dont nous n'avons reçu que des gouttes : il y a en nous quelque puissance, quelque connaissance, quelque bonté ; mais elles sont tout entières en Dieu. L'ordre, les proportions, l'harmonie nous enchantent, la peinture et la musique en sont des échantillons ; Dieu est tout ordre, il garde toujours la justesse des proportions, il fait l'harmonie universelle : toute la beauté est un épanchement de ses rayons.

Il s'ensuit manifestement que la véritable piété, et même la véritable félicité, consiste dans l'amour de Dieu, mais dans un amour éclairé, dont l'ardeur soit accompagnée de lumière. Cette espèce d'amour fait naître ce plaisir dans les bonnes actions qui donne du relief à la vertu, et rapportant tout à Dieu, comme au centre, transporte l'humain au divin. Car en faisant son devoir, en obéissant à la raison, on remplit les ordres de la suprême raison, on dirige toutes ses intentions au bien commun qui n'est point différent de la gloire de Dieu ; l'on trouve qu'il n'y a point de plus grand intérêt particulier que d'épouser celui du général, et on se satisfait à soi-même en se plaisant à procurer les vrais avantages des hommes. Qu'on réussisse ou qu'on ne réussisse pas, on est content de ce qui arrive, quand on est résigné à la volonté de Dieu, et quand on sait que ce qu'il veut est le meilleur : mais avant qu'il déclare sa volonté par l'événement on tâche de la rencontrer, en faisant ce qui paraît le plus conforme à ses ordres. Quand nous sommes dans cette situation d'esprit, nous ne sommes point rebutés par les mauvais succès, nous n'avons du regret que de nos fautes ; et les ingratitude des hommes ne nous font point relâcher de l'exercice de notre humeur bienfaisante. Notre charité est humble et pleine de modération, elle n'affecte point de régenter : également attentifs à nos défauts et aux talents d'autrui, nous sommes portés à critiquer nos actions, et à excuser et redresser celles des autres : c'est pour nous perfectionner nous-mêmes, et pour ne faire tort à personne. Il n'y a point de piété où il n'y a point de charité, et sans être officieux et bienfaisant, on ne saurait faire voir une dévotion sincère. » Leibniz, *Essais de théodicée*, Préface, GF, p. 27-28

Bonheur et quiétude

La quiétude est inaccessible à l'homme. Kant, *Anthropologie d'un point de vue pragmatique*, § 61.

« Qu'en est-il de la satisfaction (*acquiescentia*) pendant la vie ? – Elle n'est pas accessible à l'homme : ni dans un sens moral (être satisfait de soi-même pour sa bonne volonté) ni dans un sens pragmatique (être satisfait du bien être qu'on pense pouvoir procurer par l'habileté et l'intelligence). La nature a place en l'homme, comme stimulant de l'activité, la douleur à laquelle il ne peut se soustraire afin que le progrès s'accomplisse toujours vers le mieux ; et même à l'instant suprême, on ne peut se dire satisfait de la dernière partie de sa vie que d'une manière relative (en partie par comparaison avec le lot des autres, en partie par comparaison avec nous-mêmes) ; Mais on ne l'est jamais purement ni absolument. Dans la vie, être satisfait (absolument) ce serait, hors de toute activité, le repos et l'inertie des mobiles ou l'engourdissement des sensations et de l'activité que leur est liée. Un tel état et tout aussi incompatible avec la vie intellectuelle de l'homme que l'immobilité du cœur dans un organisme animal, immobilité à laquelle, si ne survient aucune nouvelle excitation (par la douleur) la mort fait suite inévitablement. » Kant, *Anthropologie d'un point de vue pragmatique*, § 61 (trad. M. Foucault, Vrin, p. 181)

Le vrai bonheur est le bonheur d'agir, qui n'est pas recherché. Le bonheur que l'on cherche est un bonheur de rencontre, qui ennueie. Alain, *Esquisses*.

« L'idée qui résulte clairement de ce qui a été dit, c'est qu'il y a des degrés dans le bonheur, ou, si l'on veut, des bonheurs de diverses qualités. Au plus bas degré se trouve un bonheur de rencontre, comme d'être riche, puissant, recherché, de se bien porter, de vivre longtemps, de conserver longtemps ceux que l'on aime. Ce genre de bonheur, tous l'admirent et le désirent ; mais ceux qui l'ont ne semblent pas le goûter. L'ennui est le fait humain le plus étonnant peut-être. Tous ces biens ressemblent à la santé ; dès qu'on ne l'a point, on la désire ; mais dès qu'on l'a, on n'y pense plus et l'on se porte aussitôt à quelque action aventureuse, et de conquête, où la santé, la richesse, les plaisirs de sentiment sont mis en jeu. Le jeu de hasard, objet d'une passion fort commune, est en quelque façon le symbole de cet amour de l'action et du risque et en même temps de la puissance de l'ennui.

Les enfants dans leurs jeux font bien saisir la source du bonheur véritable (« fleur de l'action »). Et les hommes sont comme des enfants ; toujours indifférents à l'égard du bonheur reçu, toujours avides de conquérir, d'apprendre, de faire... et quant au bonheur d'agir, ainsi qu'il a été expliqué, on le trouve, mais on ne le cherche pas ; c'est l'action qui attire. Et le bonheur se présente alors sous l'aspect de la peine, c'est-à-dire d'obstacles à vaincre. » Alain, *Esquisses*, La recherche du bonheur, P.U.F., 1968, p. 35.

Bonheur et connaissance

Le bonheur qui provient de l'ignorance est superficiel. Descartes, *Lettre à Élisabeth du 6 octobre 1645*.

« Je me suis quelquefois proposé un doute : savoir s'il est mieux d'être gai et content, en imaginant les biens qu'on possède être plus grands et plus estimables qu'ils ne sont, et ignorant ou ne s'arrêtant pas à considérer ceux qui manquent, que d'avoir plus de considération et de savoir, pour connaître la juste valeur des uns et des autres, et qu'on devienne plus triste. Si je pensais que le souverain bien fût la joie, je ne douterais point qu'on ne dût tâcher de se rendre joyeux, à quelque prix que ce pût être, et j'approuverais la brutalité de ceux qui noient leurs dé plaisirs dans le vin, ou les étourdissent avec du pétun. Mais je distingue entre le souverain bien, qui consiste en l'exercice de la vertu, ou (ce qui est le même), en la possession de tous les biens, dont l'acquisition dépend de notre libre arbitre, et la satisfaction d'esprit qui suit de cette acquisition. C'est pourquoi, voyant que c'est une plus grande perfection de connaître la vérité, encore même qu'elle soit à notre désavantage, que l'ignorer, j'avoue qu'il vaut mieux être moins gai et avoir plus de connaissance. Aussi n'est-ce pas toujours lorsqu'on a le plus de gaieté, qu'on a l'esprit plus satisfait ; au contraire, les grandes joies sont ordinairement mornes et sérieuses, et il n'y a que les médiocres et passagères, qui soient accompagnées du ris. Ainsi je n'approuve point qu'on tâche à se tromper, en se repaissant de fausses imaginations ; car tout le plaisir qui en revient, ne peut toucher que la superficie de l'âme, laquelle sent cependant une amertume intérieure, en s'apercevant qu'ils sont faux. Et encore qu'il pourrait arriver qu'elle fût si continuellement divertie ailleurs, que jamais elle ne s'en aperçût, on ne jouirait pas pour cela de la béatitude dont il est question, pour ce qu'elle doit dépendre de notre conduite, et cela ne viendrait que de la fortune. » Descartes, *Lettre à Élisabeth du 6 octobre 1645*.

Bonheur et conscience de soi

La conscience de soi est sortie de la condition heureuse ou ne l'a pas encore atteinte. Hegel, *Phénoménologie de l'esprit*, V, B.

« La conscience de soi, qui n'est d'abord esprit qu'immédiatement et selon le concept, est sortie de cette condition heureuse consistant à avoir atteint sa destination et à vivre en elle ; ou plutôt, la conscience de soi n'a pas encore atteint cette félicité ; on peut en effet dire aussi bien l'une ou l'autre chose. » Hegel, *Phénoménologie de l'esprit*, V, B, trad. J. Hyppolite, Aubier, I, p. 292.

Bonheur et désir

Désir d'être heureux

Tous les hommes désirent être heureux. Platon, *Euthydème*.

« N'est-il pas vrai que, nous autres hommes, nous désirons tous être heureux (*eu pratein*) ? Mais n'est-ce pas une de ces questions ridicules que je redoutais à l'instant ? Car il est absurde (*anoëton*) de poser des questions pareilles. Qui, en effet, ne désire être heureux ? » Platon, *Euthydème*, 278e.

Tous les hommes connaissent le bonheur, car ils le désirent tous. Augustin, *Confessions*, X.

« Est-ce ainsi que je vous cherche, Seigneur ? Vous chercher, c'est chercher la vie bienheureuse. Ah ! Puissé-je vous chercher, pour que mon âme vive. Car mon corps vit de mon âme et mon âme vit de vous. Est-ce donc ainsi que je cherche la vie bienheureuse ? Car je ne l'ai pas trouvée, tant que je n'ai pas été obligé de dire : « C'est assez ; elle est là... ». Est-ce ainsi que je la cherche ? Est-ce par souvenir, comme si je l'eusse oubliée, avec conscience de mon oubli ? Est-ce par désir de l'inconnu ? Soit que je n'en aie jamais rien su, soit que j'aie tout oublié jusqu'à la mémoire de mon oubli.

Mais n'est-ce pas cette vie heureuse après laquelle tous les hommes soupirent et que nul ne dédaigne ? Où l'ont-ils connue pour la désirer ainsi ? Où l'ont-ils vue pour l'aimer ? Il faut donc qu'elle soit avec nous ; comment ? je l'ignore ; il faut qu'elle soit en nous ; mais à différentes mesures. L'heureux en espérance la possède, moins que l'heureux en réalité, plus que celui qui est déshérité et de la réalité et de l'espérance. Mais celui-là même la possède à certain degré, puisqu'il la désire, et d'un désir incontestable.

Quelle est donc cette notion dans l'homme ? Je ne sais. Réside-t-elle dans sa mémoire ? C'est le problème qui m'intéresse ; car alors, il faut que nous ayons été autrefois heureux. Est-ce individuellement, est-ce dans ce premier homme, premier pécheur, en qui nous sommes tous morts, premier père de nos misères ?

C'est ce que je n'examine pas maintenant, je ne veux que savoir si la vie heureuse est dans la mémoire. Elle ne peut nous être entièrement inconnue, puisque nous l'aimons ; puisqu'à ce nom, il n'est personne qui ne confesse le désir de la réalité. Est-ce donc le son qui nous en plaît ? Qu'importe au Grec ce mot latin dont il ignore le sens ; mais le synonyme grec ne le laisse pas indifférent. Car elle ne connaît ni la Grèce, ni Rome, celle qu'en vient et Grecs et Latins, et tout homme en toute langue ; elle est donc connue de tous les hommes. Trouvez un mot compris de tous pour leur demander s'ils veulent être heureux : oui, répondront-ils sans hésiter. Ce qui serait impossible, si ce nom n'exprimait une réalité conservée dans leur mémoire. » Augustin, *Confessions*, X, xx (29).

Le désir universel et impuissant d'être heureux : trace vide du bonheur perdu. Pascal, *Pensées*.

« Que l'homme sans la foi ne peut connaître le vrai bien, ni la justice.

Tous les hommes recherchent d'être heureux. Cela est sans exception, quelques différents moyens qu'ils y emploient. Ils tendent tous à ce but. Ce qui fait que les uns vont à la guerre et que les autres n'y vont pas est ce même désir qui est dans tous les deux, accompagné de différentes vues. La volonté ne fait jamais la moindre démarche que vers cet objet. C'est le motif de toutes les actions de tous les hommes. Jusqu'à ceux qui vont se pendre.

Et cependant depuis un si grand nombre d'années jamais personne, sans la foi, n'est arrivé à ce point où tous visent continuellement. Tous se plaignent, princes, sujets, nobles, roturiers, vieux, jeunes, forts, faibles, savants, ignorants, sains, malades, de tous pays, de tous les temps, de tous âges et de toutes conditions.

Une épreuve si longue, si continue et si uniforme devrait bien nous convaincre de notre impuissance d'arriver au bien par nos efforts. Mais l'exemple nous instruit peu. Il n'est jamais si parfaitement semblable qu'il n'y ait quelque délicate différence, et c'est de là que nous attendons que notre attente ne sera pas déçue en cette occasion comme en l'autre. Et ainsi, le présent ne nous satisfaisant jamais, l'expérience nous pipe, et de malheur en malheur nous mène jusqu'à la mort qui en est un comble éternel.

Qu'est-ce donc que nous crie cette avidité et cette impuissance, sinon qu'il y a eu autrefois dans l'homme un véritable bonheur, dont il ne lui reste maintenant que la marque et la trace toute vide, et qu'il essaie inutilement de remplir de tout ce qui l'environne, recherchant des choses absentes le secours qu'il n'obtient pas des présentes, mais qui en sont toutes incapables, parce que ce gouffre infini ne peut être rempli que par un objet infini et immuable, c'est-à-dire que par Dieu même.

Lui seul est son véritable bien. Et depuis qu'il l'a quitté, c'est une chose étrange qu'il n'y a rien dans la nature qui n'ait été capable de lui en tenir la place : astres, ciel, terre, éléments, plantes, choux, poireaux, animaux, insectes, veaux, serpents, fièvre, peste, guerre, famine, vices, adultère, inceste. Et depuis qu'il a perdu le vrai bien, tout également peut lui paraître tel, jusqu'à sa destruction propre, quoique si contraire à Dieu, à la raison et à la nature tout ensemble.

Les uns le cherchent dans l'autorité, les autres dans les curiosités et dans les sciences, les autres dans les voluptés. D'autres, qui en ont en effet plus approché, ont considéré qu'il est nécessaire que ce bien universel que tous les hommes désirent ne soit dans aucune des choses particulières qui ne peuvent être possédées que par un seul et qui, étant partagées, affligent plus leur possesseur par le manque de la partie qu'ils n'ont pas qu'elles ne le contentent par la jouissance de celle [qui] lui appartient. Ils ont compris que le vrai bien devait être tel que tous pussent le posséder à la fois sans diminution et sans envie, et que personne ne le pût perdre contre son gré. Et leur raison est que ce désir étant naturel à l'homme puisqu'il est nécessairement dans tous et qu'il ne peut pas ne le pas avoir, ils en concluent... » Pascal, *Pensées*, Br. 425-Lafuma 148.

Un bonheur sans désir est-il possible ?

La félicité, plaisir continu, est en même temps désir continu. Hobbes, *Léviathan*, ch. VI.

« Puisque nous voyons que tout plaisir est appétence et suppose une fin ultérieure, il ne peut y avoir de contentement qu'en continuant d'appéter. Il ne faut donc pas être émerveillés que les désirs des hommes aillent en augmentant à mesure qu'ils acquièrent plus de richesses, d'honneurs ou de pouvoir ; et qu'une fois parvenus au plus haut degré d'un pouvoir quelconque, ils se mettent à la recherche de quelque autre tant qu'ils se jugent inférieurs à quelque autre homme. Voilà pourquoi, parmi ceux qui ont joui de la puissance souveraine, quelques-uns ont affecté de se rendre éminents dans les arts. C'est ainsi que Néron s'est adonné à la musique et à la poésie ; l'empereur Commode s'est fait gladiateur ; ceux qui n'affectent point de pareilles choses sont obligés de chercher à s'amuser ou à recréer leur imagination par l'application que donnent le jeu, ou les affaires, ou l'étude, etc. C'est avec raison que les hommes éprouvent du chagrin quand ils ne savent que faire. Ainsi la félicité, par laquelle nous entendons le plaisir continu, ne consiste point à avoir réussi mais à réussir. » Hobbes, *The Elements of Law*, « De la nature humaine », ch. VII (traduit par d'Holbach).

« Le succès continuel dans l'obtention de ces choses dont le désir reparaît sans cesse, autrement dit le fait de prospérer continuellement, c'est ce qu'on appelle félicité. J'entends la félicité en cette vie, car il n'existe pas de tranquillité perpétuelle de l'esprit tant qu'on vit ici-bas. La vie elle-même, en effet, n'est que mouvement, et ne peut jamais aller sans désir ou sans crainte, pas davantage que sans sensations. De quelle sorte est la félicité que Dieu destine à ceux qui l'honorent dévotement, on ne peut pas le savoir avant le moment d'en jouir : il s'agit en effet de joies qui sont pour l'heure aussi incompréhensibles qu'est inintelligible l'expression scolastique de *vision béatifique*. » Hobbes, *Léviathan*, ch. VI (trad. Tricaud, p. 58).

« Malheur à qui n'a plus rien à désirer ! ». Rousseau, *Julie ou La Nouvelle Héloïse*.

« Tant qu'on désire on peut se passer d'être heureux; on s'attend à le devenir; si le bonheur ne vient point, l'espoir se prolonge, et le charme de l'illusion dure autant que la passion qui le cause. Ainsi cet état se suffit à lui-même, et l'inquiétude qu'il donne est une sorte de jouissance qui supplée à la réalité.

Qui vaut mieux, peut-être. Malheur à qui n'a plus rien à désirer ! Il perd pour ainsi dire tout ce qu'il possède. On jouit moins de ce qu'on obtient que de ce qu'on espère, et l'on n'est heureux qu'avant d'être heureux. En effet, l'homme avide et borné, fait pour tout vouloir et peu obtenir, a reçu du Ciel une force consolante qui rapproche de lui tout ce qu'il désire, qui le soumet à son imagination, qui le lui rend présent et sensible, qui le lui livre en quelque sorte, et pour lui rendre cette imaginaire propriété plus douce, le modifie au gré de sa passion. Mais tout ce prestige disparaît devant l'objet même; rien n'embellit plus cet objet aux yeux du possesseur; on ne se figure point ce qu'on voit; l'imagination ne pare plus rien de ce qu'on possède, l'illusion cesse où commence la jouissance. Le pays des chimères est en ce monde le seul digne d'être habité, et tel est le néant des choses humaines, qu'hors l'Être existant par lui-même, il n'y a rien de beau que ce qui n'est pas.

Si cet effet n'a pas toujours lieu sur les objets particuliers de nos passions, il est infaillible dans le sentiment commun qui les comprend toutes. Vivre sans peine n'est pas un état d'homme; vivre ainsi c'est être mort. Celui qui pourrait tout sans être Dieu, serait une misérable créature; il serait privé du plaisir de désirer; toute autre privation serait plus supportable.

Voilà ce que j'éprouve en partie depuis mon mariage, et depuis votre retour. Je ne vois partout que sujets de contentement, et je ne suis pas contente. Une langueur secrète s'insinue au fond de mon cœur; je le sens vide et gonflé, comme vous disiez autrefois du vôtre; l'attachement que j'ai pour tout ce qui m'est cher ne suffit pas pour l'occuper, il lui reste une force inutile dont il ne sait que faire. Cette peine est bizarre, j'en conviens; mais elle n'est pas moins réelle. Mon ami, je suis trop heureuse; le bonheur m'ennuie. » Rousseau, *Julie ou La Nouvelle Héloïse* (1761), 6^e partie, lettre VIII, de Mme de Wolmar à Saint-Preux.

Le désir, obstacle au bonheur ?

Tant que nous sommes soumis au désir, il n'y a pas de bonheur durable possible

« Tout vouloir procède d'un besoin, c'est-à-dire d'une privation, c'est-à-dire d'une souffrance. La satisfaction y met fin ; mais pour un désir qui est satisfait, dix au moins sont contrariés ; de plus, le désir est long, et ses exigences tendent à l'infini ; la satisfaction est courte, et elle est parcimonieusement mesurée. Mais ce contentement suprême lui-même n'est qu'apparent : le désir satisfait fait placé aussitôt à un nouveau désir ; le premier est une déception reconnue, le second est une déception non encore reconnue. La satisfaction d'aucun souhait ne peut procurer de contentement durable et inaltérable. C'est comme l'aumône qu'on jette à un mendiant : elle lui sauve aujourd'hui la vie pour prolonger sa misère jusqu'à demain. — Tant que notre conscience est remplie par notre volonté, tant que nous sommes asservis à l'impulsion du désir, aux espérances et aux craintes continuelles qu'il fait naître, tant que nous sommes sujets du vouloir, il n'y a pour nous ni bonheur durable, ni repos. Poursuivre ou fuir, craindre le malheur ou chercher la jouissance, c'est en réalité tout un : l'inquiétude d'une volonté toujours exigeante, sous quelque

forme qu'elle se manifeste, emplit et trouble sans cesse la conscience ; or sans repos le véritable bonheur est impossible. Ainsi le sujet du vouloir ressemble à Ixion attaché sur une roue qui ne cesse de tourner, aux Danaïdes qui puisent toujours pour emplir leur tonneau, à Tantale éternellement altéré. Mais vienne une occasion extérieure ou bien une impulsion interne qui nous enlève bien loin de l'infini torrent du vouloir, qui arrache la connaissance à la servitude de la volonté, désormais notre attention ne se portera plus sur les motifs du vouloir ; elle concevra les choses indépendamment de leur rapport avec la volonté, c'est-à-dire qu'elle les considérera d'une manière désintéressée, non subjective, purement objective ; elle se donnera entièrement aux choses, en tant qu'elles sont de simples représentations, non en tant qu'elles sont des motifs : nous aurons alors trouvé naturellement et d'un seul coup ce repos que, durant notre premier asservissement à la volonté, nous cherchions sans cesse et qui nous fuyait toujours ; nous serons parfaitement heureux. Tel est l'état exempt de douleur qu'Épicure vantait si fort comme identique au souverain bien et à la condition divine : car tant qu'il dure nous échappons à l'oppression humiliante de la volonté ; nous ressemblons à des prisonniers qui fêtent un jour de repos, et notre roue d'Ixion ne tourne plus.

Mais cet état est justement celui que j'ai signalé tout à l'heure à titre de condition de la connaissance de l'idée ; c'est la contemplation pure, c'est le ravissement de l'intuition, c'est la confusion du sujet et de l'objet, c'est l'oubli de toute individualité, c'est la suppression de cette connaissance qui obéit au principe de raison et qui ne conçoit que des relations ; c'est le moment où une seule et identique transformation fait de la chose particulière contemplée l'idée de son espèce, de l'individu connaissant, le pur sujet d'une connaissance affranchie de la volonté ; désormais sujet et objet échappent, en vertu de leur nouvelle qualité, au tourbillon du temps et des autres relations. Dans de telles conditions, il est indifférent d'être dans un cachot ou dans un palais pour contempler le coucher du soleil. » Schopenhauer, *Le monde comme volonté et comme représentation*, III, § 38 (traduction A. Burdeau, Alcan, 1912).

Condition suffisante du bonheur : ne désirer que ce qui est entièrement en notre pouvoir ; changer nos désirs plutôt que l'ordre du monde

« Ma troisième maxime était de tâcher toujours plutôt à me vaincre que la fortune, et à changer mes désirs que l'ordre du monde; et généralement, de m'accoutumer à croire qu'il n'y a rien qui soit entièrement en notre pouvoir, que nos pensées, en sorte qu'après que nous avons fait notre mieux, touchant les choses qui nous sont extérieures, tout ce qui manque de nous réussir est, au regard de nous, absolument impossible. Et ceci seul me semblait être suffisant pour m'empêcher de rien désirer à l'avenir que je n'acquiesce, et ainsi pour me rendre content. Car notre volonté ne se portant naturellement à désirer que les choses que notre entendement lui représente en quelque façon comme possibles, il est certain que, si nous considérons tous les biens qui sont hors de nous comme également éloignés de notre pouvoir, nous n'aurons pas plus de regrets de manquer de ceux qui semblent être dus à notre naissance, lorsque nous en serons privés sans notre faute, que nous avons de ne posséder pas les royaumes de la Chine ou du Mexique; et que faisant, comme on dit, de nécessité vertu, nous ne désirerons pas davantage d'être sains, étant malades, ou d'être libres, étant en prison, que nous faisons maintenant d'avoir des corps d'une matière aussi peu corruptible que les diamants, ou des ailes pour voler comme les oiseaux. Mais j'avoue qu'il est besoin d'un long exercice, et d'une méditation souvent réitérée, pour s'accoutumer à regarder de ce biais toutes les choses; et je crois que c'est principalement en ceci que consistait le secret de ces philosophes, qui ont pu autrefois se soustraire de l'empire de la fortune et, malgré les douleurs et la pauvreté, disputer de la félicité avec leurs dieux. Car, s'occupant sans cesse à considérer les bornes qui leur étaient prescrites par la nature, ils se persuadaient si parfaitement que rien n'était en leur pouvoir que leurs pensées, que cela seul était suffisant pour les empêcher d'avoir aucune affection pour d'autres choses; et ils disposaient d'elles si absolument, qu'ils avaient en cela quelque raison de s'estimer plus riches, et plus puissants, et plus libres, et plus heureux, qu'aucun des autres hommes qui, n'ayant point cette

philosophie, tant favorisés de la nature et de la fortune qu'ils puissent être, ne disposent jamais ainsi de tout ce qu'ils veulent. » Descartes, *Discours de la méthode*, III (troisième maxime de la morale par provision).

Le désir et la règle

Le bonheur : vie dérégulée, que rien ne comble ou vie d'ordre qui est contente de ce qu'elle a ? Platon, *Gorgias*.

« CALLICLÈS

Écoute, Socrate, tu prétends que tu poursuis la vérité, eh bien, voici la vérité : si la facilité de la vie, le dérèglement, la liberté de faire ce qu'on veut, demeurent dans l'impunité, ils font la vertu et le bonheur ! Tout le reste, ce ne sont que des manières, des conventions, faites par les hommes, à l'encontre de la nature. Rien que des paroles en l'air, qui ne valent rien !

SOCRATE

Ce n'est pas sans noblesse, Calliclès, que tu as exposé ton point de vue, tu as parlé franchement. Toi, en effet, tu viens de dire clairement ce que les autres pensent et ne veulent pas dire. Je te demande donc de ne céder à rien, en aucun cas ! Comme cela, le genre de vie qu'on doit avoir paraîtra tout à fait évident. Alors, explique-moi : tu dis que, si l'on veut vivre tel qu'on est, il ne faut pas réprimer ses passions, aussi grandes soient-elles, mais se tenir prêt à les assouvir par tous les moyens. Est-ce bien en cela que la vertu consiste ?

CALLICLÈS

Oui, je l'affirme, c'est cela la vertu !

SOCRATE

Il est donc inexact de dire que les hommes qui n'ont besoin de rien sont heureux.

CALLICLÈS

Oui, parce que, si c'était le cas, les pierres et même les cadavres seraient tout à fait heureux.

SOCRATE

Mais, tout de même, la vie dont tu parles, c'est une vie terrible ! En fait, je ne serais pas étonné si Euripide avait dit la vérité - je cite le vers : « Qui sait si vivre n'est pas mourir et si mourir n'est pas vivre. » Tu sais, en réalité, nous sommes morts. Je l'ai déjà entendu dire par des hommes qui s'y connaissent : ils soutiennent qu'à présent nous sommes morts, que notre corps est notre tombeau et qu'il existe un lieu dans l'âme, là où sont nos passions, un lieu ainsi fait qu'il se laisse influencer et balloter d'un côté et de l'autre. Eh bien, ce lieu de l'âme, un homme subtil, Sicilien ou Italien, je crois, qui exprime la chose sous la forme d'un mythe, en a modifié le nom. Étant donné que ce lieu de l'âme dépend de ce qui peut sembler vrai et persuader, il l'a appelé passoire. Par ailleurs, des êtres irréfléchis, il affirme qu'ils n'ont pas été initiés ; En effet, chez les hommes qui ne réfléchissent pas il dit que ce lieu de l'âme, siège des passions, est comme une passoire percée, parce qu'il ne peut rien contrôler ni rien retenir - il exprime ainsi l'impossibilité que ce lieu soit jamais rempli. Tu vois, c'est donc tout le contraire de ce que tu dis, Calliclès. D'ailleurs, un sage fait remarquer que, de tous les êtres qui habitent l'Hadès, le monde des morts - là, il veut parler du monde invisible - les plus malheureux seraient ceux qui, n'ayant pu être initiés, devraient à l'aide d'une écumoire apporter de l'eau dans une passoire percée. Avec cette écumoire, toujours d'après ce que disait l'homme qui m'a raconté tout cela, c'est l'âme que ce sage voulait désigner. Oui, il comparait l'âme de ces hommes à une écumoire, l'âme des êtres irréfléchis est donc comme une passoire, incapable de rien retenir à cause de son absence de foi et de sa capacité d'oubli. Ce que je viens de te dire est, sans doute, assez étrange ; mais, pourtant, cela montre bien ce que je cherche à te faire comprendre. Je veux te convaincre, pour autant que j'en sois capable, de changer d'avis et de choisir, au lieu d'une vie dérégulée, que rien ne comble, une vie d'ordre, qui est contente de ce qu'elle a et qui s'en satisfait. Eh bien, est-ce que je te convaincs de changer d'avis et d'aller jusqu'à dire que les hommes, dont la vie est ordonnée, sont plus heureux que ceux dont la vie est dérégulée ? Sinon, c'est que tu ne changeras pas d'avis, même si je te raconte toutes sortes d'histoires comme cela !

CALLICLÈS

Tu l'as dit, Socrate, et très bien ! C'est vrai, je ne changerai pas d'avis !

SOCRATE

Bien. Allons donc, je vais te proposer une autre image, qui vient de la même école. En effet, regarde bien si ce que tu veux dire, quand tu parles de ces deux genres de vie, une vie d'ordre et une vie de dérèglement, ne ressemble pas à la situation suivante. Suppose qu'il y ait deux hommes qui possèdent, chacun, un grand nombre de tonneaux. Les tonneaux de l'un sont sains, remplis de vin, de miel, de lait, et cet homme a encore bien d'autres tonneaux, remplis de toutes sortes de choses. Chaque tonneau est donc plein de ces denrées liquides qui sont rares, difficiles à recueillir et qu'on n'obtient qu'au terme de maints travaux pénibles. Mais, au moins, une fois que cet homme a rempli ses tonneaux, il n'a plus à y reverser quoi que ce soit ni à s'occuper d'eux ; au contraire, quand il pense à ses tonneaux, il est tranquille. L'autre homme, quant à lui, serait aussi capable de se procurer ce genre de denrées, même si elles sont difficiles à recueillir, mais comme ses récipients sont percés et fêlés, il serait forcé de les remplir sans cesse, jour et nuit, en s'infligeant les plus pénibles peines. Alors, regarde bien, si ces deux hommes représentent chacun une manière de vivre, de laquelle des deux dis-tu qu'elle est la plus heureuse ? Est-ce la vie de l'homme déréglé ou celle de l'homme tempérant ? En te racontant cela, est-ce que je te convaincs d'admettre que la vie tempérante vaut mieux que la vie déréglée ? Est-ce que je ne te convaincs pas ?

CALLICLÈS

Tu ne me convaincs pas, Socrate. Car l'homme dont tu parles, celui qui a fait le plein en lui-même et en ses tonneaux, n'a plus aucun plaisir, il a exactement le type d'existence dont je parlais tout à l'heure : il vit comme une pierre. S'il a fait le plein, il n'éprouve plus ni joie ni peine. Au contraire, la vie de plaisirs est celle où on verse et on reverse autant qu'on peut dans son tonneau !

SOCRATE

Mais alors, si on en verse beaucoup, il faut aussi qu'il y en ait beaucoup qui s'en aille, on doit donc avoir de bons gros trous, pour que tout puisse bien s'échapper !

CALLICLÈS

Oui, parfaitement.

SOCRATE

Tu parles de la vie d'un pluvier, qui mange et fiente en même temps ! - Non, ce n'est pas la vie d'un cadavre, même pas celle d'une pierre ! » Platon, *Gorgias*, 492c-494b (traduction de Monique Canto, GF, p. 230-233).

La sagesse, « route du vrai bonheur », consiste à diminuer l'excès des désirs sur les facultés

« En quoi donc consiste l'humaine sagesse ou la route du vrai bonheur ? Ce n'est pas précisément à diminuer nos désirs. Car s'ils étaient au-dessous de notre puissance, une partie de nos facultés resterait oisive, et nous ne jouirions pas de tout notre être. Ce n'est pas non plus à étendre nos facultés, car si nos désirs s'étendaient à la fois en plus grand rapport, nous n'en deviendrions que plus misérables : mais c'est à diminuer l'excès des désirs sur les facultés, et à mettre à égalité parfaite la puissance et la volonté. C'est alors seulement que, toutes les forces étant en action, l'âme cependant restera paisible, et que l'homme se trouvera bien ordonné. C'est ainsi que la nature, qui fait tout pour le mieux, l'a d'abord institué. Elle ne lui donne immédiatement que les désirs nécessaires à sa conservation et les facultés suffisantes pour les satisfaire. Elle a mis toutes les autres comme en réserve au fond de son âme, pour s'y développer au besoin. Ce n'est que dans cet état primitif que l'équilibre du pouvoir et du désir se rencontre, et que l'homme n'est pas malheureux. Sitôt que ses facultés virtuelles se mettent en action, l'imagination, la plus active de toutes, s'éveille et les devance. C'est l'imagination qui étend pour nous la mesure des possibles, soit en bien, soit en mal, et qui, par conséquent, excite et nourrit les

désirs par l'espoir de les satisfaire. Mais l'objet qui paraissait d'abord sous la main fuit plus vite qu'on ne peut le poursuivre ; quand on croit l'atteindre, il se transforme et se montre au loin devant nous. Ne voyant plus le pays déjà parcouru, nous le comptons pour rien ; celui qui reste à parcourir s'agrandit, s'étend sans cesse. Ainsi l'on s'épuise sans arriver au terme ; et plus nous gagnons sur la jouissance, plus le bonheur s'éloigne de nous.

Au contraire, plus l'homme est resté près de sa condition naturelle, plus la différence de ses facultés à ses désirs est petite, et moins par conséquent il est éloigné d'être heureux. Il n'est jamais moins misérable que quand il paraît dépourvu de tout : car la misère ne consiste pas dans la privation des choses, mais dans le besoin qui s'en fait sentir » Rousseau, *Émile*, II ; Pléiade, IV, p. 304.

Bonheur et liberté. Rousseau, *Émile*, II.

« Avant que les préjugés et les institutions humaines aient altéré nos penchants naturels, le bonheur des enfants ainsi que des hommes consiste dans l'usage de leur liberté ; mais cette liberté dans les premiers est bornée par leur faiblesse. Quiconque fait ce qu'il veut est heureux, s'il se suffit à lui-même ; c'est le cas de l'homme vivant dans l'état de nature. Quiconque fait ce qu'il veut n'est pas heureux, si ses besoins passent ses forces : c'est le cas de l'enfant dans le même état. Les enfants ne jouissent même dans l'état de nature que d'une liberté imparfaite, semblable à celle dont jouissent les hommes dans l'état civil. Chacun de nous ne pouvant plus se passer des autres, redevient à cet égard faible et misérable. Nous étions faits pour être hommes ; les lois et la société nous ont replongés dans l'enfance. Les riches, les grands, les rois sont tous des enfants qui, voyant qu'on s'empresse à soulager leur misère, tirent de cela même une vanité puérile, et sont tout fiers des soins qu'on ne leur rendrait pas s'ils étaient hommes faits. » Rousseau, *Émile*, II.

Bonheur et morale

Bonheur et devoir

Travailler à son bonheur est un devoir. Kant, *Fondements de la métaphysique des mœurs*, I.

« Assurer son propre bonheur est un devoir (au moins indirect) ; car le fait de ne pas être content de son état, de vivre pressé de nombreux soucis et au milieu de besoins non satisfaits pourrait devenir aisément une grande *tentation d'enfreindre ses devoirs*. Mais ici encore, sans regarder au devoir, tous les hommes ont déjà d'eux-mêmes l'inclination au bonheur la plus puissante et la plus intime, parce que précisément dans cette idée du bonheur toutes les inclinations s'unissent en un total. Seulement le précepte qui commande de se rendre heureux a souvent un tel caractère qu'il porte un grand préjudice à quelques inclinations, et que pourtant l'homme ne peut se faire un concept défini et sûr de cette somme de satisfaction à donner à toutes qu'il nomme le bonheur ; aussi n'y a-t-il pas lieu d'être surpris qu'une inclination unique, déterminée quant à ce qu'elle promet et quant à l'époque où elle peut être satisfaite, puisse l'emporter sur une idée flottante, qu'un goutteux, par exemple, puisse mieux aimer savourer ce qui est de son goût, quitte à souffrir ensuite, parce que, selon son calcul, au moins dans cette circonstance, il ne s'est pas, par l'espérance peut-être trompeuse d'un bonheur qui doit se trouver dans la santé, privé de la jouissance du moment présent. Mais dans ce cas également, si la tendance universelle au bonheur ne déterminait pas sa volonté, si la santé pour lui du moins n'était pas une chose qu'il fût si nécessaire de faire entrer dans ses calculs, ce qui resterait encore ici, comme dans tous les autres cas, c'est une loi, une loi qui lui commande de travailler à son bonheur, non par inclination, mais par devoir, et c'est par là seulement que sa conduite possède une véritable valeur morale. » Kant, *Fondements de la métaphysique des mœurs*, I, traduction Delbos, UQAC, p. 15.

Bonheur et vertu

Le bonheur n'est pas la récompense de la vertu, mais la vertu même. Spinoza, *Éthique*, V, 42.

« La béatitude n'est pas la récompense de la vertu mais la vertu même ; et nous n'en éprouvons pas la joie parce que nous réprimons nos désirs sensuels, c'est au contraire parce que nous en éprouvons la joie que nous pouvons réprimer ces désirs. » Spinoza, *Éthique*, V, 42.

Bonheur et passions

Le bonheur résulte de nos passions, qui ne dépendent de nous que dans une faible mesure

« Ce n'est pas à partir de la valeur ou du prix de l'objet qu'une personne poursuit que nous pouvons déterminer sa jouissance mais seulement à partir de la passion avec laquelle elle le poursuit et du succès qu'elle rencontre dans sa poursuite. Les objets n'ont absolument aucune valeur, aucun prix en eux-mêmes. Ils tirent leur valeur seulement de la passion. Si elle est forte, ferme et victorieuse, la personne est heureuse. On ne peut raisonnablement douter qu'une jeune fille, vêtue d'une nouvelle robe pour le bal d'une école de danse, reçoive une jouissance aussi complète que celle du plus grand orateur qui triomphe par la splendeur de son éloquence pendant qu'il gouverne les passions et les décisions d'une nombreuse assemblée.

Certaines passions ou inclinations, dans la jouissance de leur objet, ne sont pas aussi stables ou constantes que d'autres et elles ne communiquent pas un plaisir et une satisfaction aussi durables. La *ferveur philosophique*, tout comme l'enthousiasme d'un poète, est l'effet temporaire d'un esprit exalté, d'un grand loisir, d'un génie raffiné et de l'habitude de l'étude et de la contemplation. Mais, malgré toutes ces circonstances, un objet abstrait et invisible comme celui que la seule religion *naturelle* nous présente ne peut pas longtemps mouvoir l'esprit ou être de quelque importance dans notre vie. Pour faire durer la passion, nous devons trouver quelque méthode pour affecter les sens et l'imagination et nous devons adopter les explications aussi bien *historiques* que *philosophiques* de la divinité. Sur ce point, les superstitions et les observances populaires se sont même révélées utiles.

Bien que les tempéraments des hommes soient très différents, nous pouvons pourtant déclarer avec certitude qu'une vie de plaisir, en général, ne se maintient pas aussi longtemps qu'une vie de travail parce qu'elle est plus sujette à la satiété et au dégoût. Les divertissements les plus durables ont tous en eux un mélange d'application et d'attention, comme le jeu et la chasse. En général, le travail et l'activité remplissent tous les grands vides de la vie humaine.

Mais là où le tempérament est le plus disposé à la jouissance, l'objet fait souvent défaut et, à cet égard, les passions qui poursuivent des objets extérieurs ne contribuent pas autant au bonheur que celles qui demeurent en nous-mêmes puisque nous ne sommes jamais certains d'atteindre ces objets extérieurs, ni assurés de les posséder. Une passion pour le savoir est préférable, du point de vue du bonheur, à une passion pour les richesses.

Certains hommes possèdent une grande force d'âme et, quand ils poursuivent des objets *extérieurs*, ils ne sont même pas affectés par une déception mais ils redoublent d'application et d'efforts avec la meilleure humeur. Rien ne contribue plus au bonheur qu'une telle tournure d'esprit.

Selon cette brève et imparfaite esquisse de la vie humaine, la plus heureuse disposition d'esprit est la disposition *vertueuse* ou, en d'autres termes, celle qui conduit à l'action et au travail, qui nous rend sensibles aux passions sociales, qui arme le cœur contre les assauts de la fortune, qui réduit les affections jusqu'à ce qu'elles soient justement modérées, qui fait de nos propres pensées un divertissement pour nous et qui nous incline plus aux plaisirs de la société et de la conversation qu'à ceux des sens. En attendant, il doit être évident, [même] pour le raisonneur le plus négligent, que toutes les dispositions de l'esprit ne sont pas également favorables au bonheur et qu'une

passion ou une humeur peut être extrêmement désirable alors qu'une autre peut être extrêmement désagréable. Et, en vérité, toutes les différences entre les conditions de vie dépendent de l'esprit et aucune situation des affaires n'est en elle-même préférable à une autre. Le bien et le mal, aussi bien naturels que moraux, sont entièrement relatifs aux affections et aux sentiments humains. Aucun homme ne serait malheureux s'il pouvait modifier ses sentiments. Semblable à PROTÉE, il éluderait toutes les attaques par un continuel changement de sa configuration et de sa forme.

Mais la nature nous a dans une grande mesure privés de cette ressource. La fabrique et la constitution de notre esprit ne dépendent pas plus de nous que celles de notre corps. La plupart des hommes n'ont même pas la plus petite idée du caractère désirable d'un changement sur ce point. Tout comme un cours d'eau suit nécessairement les différentes inclinaisons du terrain sur lequel il coule, les hommes ignorants et irréfléchis sont mus par leurs penchants naturels. De tels hommes sont dans les faits exclus de toute prétention à la philosophie et à cette *médecine de l'âme* tant vantée. Mais même sur les hommes sages et réfléchis, la nature a une prodigieuse influence et il n'est pas toujours au pouvoir d'un homme, même avec beaucoup d'art et d'industrie, de corriger son tempérament et d'atteindre le caractère vertueux auquel il aspire. L'empire de la philosophie s'étend sur peu d'hommes, et même sur ceux-là, son autorité est très faible et très limitée. Les hommes peuvent bien être conscients de la valeur de la vertu et désirer l'atteindre mais il n'est pas toujours certain que leurs vœux soient exaucés. » Hume, *Essai sur le sceptique* (1742), traduction de Philippe Folliot : http://philotra.pagesperso-orange.fr/essai_sceptique.htm

Bonheur et plaisir

Le plaisir est le commencement et la fin de la vie heureuse. Épicure, *Lettre à Ménécée*.

« Nous faisons tout afin d'éviter la douleur physique et le trouble de l'âme. Lorsqu'une fois nous y avons réussi, toute l'agitation de l'âme tombe, l'être vivant n'ayant plus à s'acheminer vers quelque chose qui lui manque, ni à chercher autre chose pour parfaire le bien-être de l'âme et celui du corps. Nous n'avons en effet besoin du plaisir que quand, par suite de son absence, nous éprouvons de la douleur ; et quand nous n'éprouvons pas de douleur nous n'avons plus besoin du plaisir. C'est pourquoi nous disons que le plaisir est le commencement et la fin de la vie heureuse. (129) En effet, d'une part, le plaisir est reconnu par nous comme le bien primitif et conforme à notre nature, et c'est de lui que nous partons pour déterminer ce qu'il faut choisir et ce qu'il faut éviter ; d'autre part, c'est toujours à lui que nous aboutissons, puisque ce sont nos affections qui nous servent de règle pour mesurer et apprécier tout bien quelconque si complexe qu'il soit. Mais, précisément parce que le plaisir est le bien primitif et conforme à notre nature, nous ne recherchons pas tout plaisir, et il y a des cas où nous passons par-dessus beaucoup de plaisirs, savoir lorsqu'ils doivent avoir pour suite des peines qui les surpassent ; et, d'autre part, il y a des douleurs que nous estimons valoir mieux que des plaisirs, savoir lorsque, après avoir longtemps supporté les douleurs, il doit résulter de là pour nous un plaisir qui les surpasse. Tout plaisir, pris en lui-même et dans sa nature propre, est donc un bien, et cependant tout plaisir n'est pas à rechercher ; pareillement, toute douleur est un mal, et pourtant toute douleur ne doit pas être évitée. (130) En tout cas, chaque plaisir et chaque douleur doivent être appréciés par une comparaison des avantages et des inconvénients à attendre. Car le plaisir est toujours le bien, et la douleur le mal ; seulement il y a des cas où nous traitons le bien comme un mal, et le mal, à son tour, comme un bien. » Épicure, *Lettre à Ménécée*, DL, § 128, 130, trad. Hamelin.

Bonheur qui dure et plaisir qui passe. Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire*.

« J'ai remarqué dans les vicissitudes d'une longue vie que les époques des plus douces jouissances et des plaisirs les plus vifs ne sont pourtant pas celles dont le souvenir m'attire et me touche le plus. Ces courts moments de délire et de passion, quelque vifs qu'ils puissent être, ne sont cependant, et par leur vivacité même, que des points bien clairsemés dans la ligne de la vie. Ils sont trop rares et trop rapides pour constituer un état, et le bonheur que mon cœur regrette n'est point composé d'instant fugitifs mais un état simple et permanent, qui n'a rien de vif en lui-même, mais dont la durée accroît le charme au point d'y trouver enfin la suprême félicité.

Tout est dans un flux continu sur la terre : rien n'y garde une forme constante et arrêtée, et nos affections qui s'attachent aux choses extérieures passent et changent nécessairement comme elles. Toujours en avant ou en arrière de nous, elles rappellent le passé qui n'est plus ou préviennent l'avenir qui souvent ne doit point être : il n'y a rien là de solide à quoi le cœur se puisse attacher. Aussi n'a-t-on guère ici-bas que du plaisir qui passe ; pour le bonheur qui dure je doute qu'il y soit connu. A peine est-il dans nos plus vives jouissances un instant où le cœur puisse véritablement nous dire : Je voudrais que cet instant durât toujours ; et comment peut-on appeler bonheur un état fugitif qui nous laisse encore le cœur inquiet et vide, qui nous fait regretter quelque chose avant, ou désirer encore quelque chose après ?

Mais s'il est un état où l'âme trouve une assiette assez solide pour s'y reposer tout entière et rassembler là tout son être, sans avoir besoin de rappeler le passé ni d'enjamber sur l'avenir ; où le temps ne soit rien pour elle, où le présent dure toujours sans néanmoins marquer sa durée et sans aucune trace de succession, sans aucun autre sentiment de privation ni de jouissance, de plaisir ni de peine, de désir ni de crainte que celui seul de notre existence, et que ce sentiment seul puisse la remplir tout entière ; tant que cet état dure celui qui s'y trouve peut s'appeler heureux, non d'un bonheur imparfait, pauvre et relatif tel que celui qu'on trouve dans les plaisirs de la vie, mais d'un bonheur suffisant, parfait et plein, qui ne laisse dans l'âme aucun vide qu'elle sente le besoin de remplir. Tel est l'état où je me suis trouvé souvent à l'île de Saint-Pierre dans mes rêveries solitaires, soit couché dans mon bateau que je laissais dériver au gré de l'eau, soit assis sur les rives du lac agité, soit ailleurs au bord d'une belle rivière ou d'un ruisseau murmurant sur le gravier.

De quoi jouit-on dans une pareille situation ? De rien d'extérieur à soi, de rien sinon de soi-même et de sa propre existence, tant que cet état dure on se suffit à soi-même comme Dieu. Le sentiment de l'existence dépouillé de toute autre affection est par lui-même un sentiment précieux de contentement et de paix, qui suffirait seul pour rendre cette existence chère et douce à qui saurait écarter de soi toutes les impressions sensuelles et terrestres qui viennent sans cesse nous en distraire et en troubler ici-bas la douceur. » Rousseau, *Les Rêveries du promeneur solitaire*, Cinquième promenade.

Bonheur et politique

Une Cité est une « communauté de vie heureuse ». Aristote, *Politique*, III, 9.

Une Cité est une « communauté de vie heureuse » : Aristote, *Politique*, III, 9, 1280b33.

Bonheur public. Hannah Arendt, *Essai sur la Révolution*.

Hannah Arendt, *Essai sur la Révolution*, ch. 3 : sur l'idée neuve et révolutionnaire du « bonheur public » au XVIII^e siècle, en relation avec la recherche de la liberté publique et le thème du « droit au bonheur ».

Le bonheur n'est pas le but de l'État. Rousseau, « Du bonheur public ».

« Il n'y a aucun gouvernement qui puisse forcer les citoyens de vivre heureux, le meilleur est celui qui les met en état de l'être s'ils sont raisonnables. » Rousseau, « Du bonheur public », dans *Œuvres complètes*, Pléiade, III, p. 513.

« Ce n'est pas par le sentiment que les citoyens ont de leur bonheur ni par conséquent par leur bonheur même qu'il faut juger de la prospérité de l'État. » Rousseau, « Du bonheur public », dans *Œuvres complètes*, Pléiade, III, p. 513.

Bonheur et raison

La plus grande félicité de l'homme dépend du droit usage de la raison.

« Il me semble que la différence qui est entre les plus grandes âmes et celles qui sont basses et vulgaires, consiste, principalement, en ce que les âmes vulgaires se laissent aller à leurs passions, et ne sont heureuses ou malheureuses, que selon que les choses qui leur surviennent sont agréables ou déplaisantes ; au lieu que les autres ont des raisonnements si forts et si puissants que, bien qu'elles aient aussi des passions, et même souvent des plus violentes que celles du commun, leur raison demeure néanmoins toujours la maîtresse, et fait que les afflictions même leur servent, et contribuent à la parfaite félicité dont elles jouissent dans leur vie. » Descartes, *Lettre à Elisabeth*, 18 Mai 1645.

« Il n'est pas nécessaire aussi que notre raison ne se trompe point ; il suffit que notre conscience nous témoigne que nous n'avons jamais manqué de résolution et de vertu, pour exécuter toutes les choses que nous avons jugé être les meilleures, et ainsi la vertu seule est suffisante pour nous rendre contents en cette vie. Mais néanmoins pour ce que, lorsqu'elle n'est pas éclairée par l'entendement, elle peut être fautive, c'est-à-dire que la volonté et résolution de bien faire nous peut porter à des choses mauvaises, quand nous les croyons bonnes, le contentement qui en revient n'est pas solide ; et pour ce qu'on oppose ordinairement cette vertu aux plaisirs, aux appétits et aux passions, elle est très difficile à mettre en pratique, au lieu que le droit usage de la raison, donnant une vraie connaissance du bien, empêche que la vertu ne soit fautive, et même l'accordant avec les plaisirs licites, il en rend l'usage si aisé, et nous faisant connaître la condition de notre nature, il borne tellement nos désirs, qu'il faut avouer que la plus grande félicité de l'homme dépend de ce droit usage de la raison, et par conséquent que l'étude qui sert à l'acquérir est la plus utile occupation qu'on puisse avoir, comme elle est aussi sans doute la plus agréable et la plus douce. » Descartes, *Lettre à Elisabeth du 4 août 1645*.

La raison n'est pas destinée à nous rendre heureux. Kant, *Fondements de la métaphysique des mœurs*, I.

« Au fait, nous remarquons que plus une raison cultivée s'occupe de poursuivre la jouissance de la vie et du bonheur, plus l'homme s'éloigne du vrai contentement. Voilà pourquoi chez beaucoup, et chez ceux-là mêmes qui ont fait de l'usage de la raison la plus grande expérience, il se produit, pourvu qu'ils soient assez sincères pour l'avouer, un certain degré de *misologie*, c'est-à-dire de haine de la raison. En effet, après avoir fait le compte de tous les avantages qu'ils retirent, je ne dis pas de la découverte de tous les arts qui constituent le luxe ordinaire, mais même des sciences (qui finissent par leur apparaître aussi comme un luxe de l'entendement), toujours est-il qu'ils trouvent qu'en réalité ils se sont imposé plus de peine qu'ils n'ont recueilli de bonheur; aussi, à l'égard de cette catégorie plus commune d'hommes qui se laissent conduire de plus près par le simple instinct naturel et qui n'accordent à leur raison que peu d'influence sur leur conduite, éprouvent-ils finalement plus d'envie que de dédain, Et en ce sens il faut reconnaître que le jugement de ceux qui limitent fort et même réduisent à rien les pompeuses glorifications des avantages que la raison devrait nous procurer relativement au bonheur et au contentement de la vie, n'est en aucune façon le fait d'une humeur chagrine ou d'un manque de reconnaissance envers la bonté

du gouvernement du monde, mais qu'au fond de ces jugements gît secrètement l'idée que la fin de leur existence est toute différente et beaucoup plus noble, que c'est à cette fin, non au bonheur, que la raison est spécialement destinée, que c'est à elle en conséquence, comme à la condition suprême, que les vœux particulières de l'homme doivent le plus souvent se subordonner. » Kant, *Fondements de la métaphysique des mœurs*, I, traduction Delbos, UQAC, p. 13.

Bonheur et religion

La vraie piété et la vraie félicité consistent dans l'amour de Dieu, qui nous fait prendre plaisir aux bonnes actions

« L'amour est cette affection qui nous fait trouver du plaisir dans les perfections de ce qu'on aime, et il n'y a rien de plus parfait que Dieu ni rien de plus charmant. Pour l'aimer, il suffit d'en envisager les perfections ; ce qui est aisé, parce que nous trouvons en nous leurs idées. Les perfections de Dieu sont celles de nos âmes, mais il les possède sans bornes ; il est un océan, dont nous n'avons reçu que des gouttes : il y a en nous quelque puissance, quelque connaissance, quelque bonté ; mais elles sont tout entières en Dieu. L'ordre, les proportions, l'harmonie nous enchantent, la peinture et la musique en sont des échantillons ; Dieu est tout ordre, il garde toujours la justesse des proportions, il fait l'harmonie universelle : toute la beauté est un épanchement de ses rayons.

Il s'ensuit manifestement que la véritable piété, et même la véritable félicité, consiste dans l'amour de Dieu, mais dans un amour éclairé, dont l'ardeur soit accompagnée de lumière. Cette espèce d'amour fait naître ce plaisir dans les bonnes actions qui donne du relief à la vertu, et rapportant tout à Dieu, comme au centre, transporte l'humain au divin. Car en faisant son devoir, en obéissant à la raison, on remplit les ordres de la suprême raison, on dirige toutes ses intentions au bien commun qui n'est point différent de la gloire de Dieu ; l'on trouve qu'il n'y a point de plus grand intérêt particulier que d'épouser celui du général, et on se satisfait à soi-même en se plaisant à procurer les vrais avantages des hommes. Qu'on réussisse ou qu'on ne réussisse pas, on est content de ce qui arrive, quand on est résigné à la volonté de Dieu, et quand on sait que ce qu'il veut est le meilleur : mais avant qu'il déclare sa volonté par l'événement on tâche de la rencontrer, en faisant ce qui paraît le plus conforme à ses ordres. Quand nous sommes dans cette situation d'esprit, nous ne sommes point rebutés par les mauvais succès, nous n'avons du regret que de nos fautes ; et les ingratitude des hommes ne nous font point relâcher de l'exercice de notre humeur bienfaisante. Notre charité est humble et pleine de modération, elle n'affecte point de régenter : également attentifs à nos défauts et aux talents d'autrui, nous sommes portés à critiquer nos actions, et à excuser et redresser celles des autres : c'est pour nous perfectionner nous-mêmes, et pour ne faire tort à personne. Il n'y a point de piété où il n'y a point de charité, et sans être officieux et bienfaisant, on ne saurait faire voir une dévotion sincère. » Leibniz, *Essais de théodicée*, Préface, GF, p. 27-28

Le bonheur et le temps

Malheur d'une vie orientée vers l'avenir. Pascal, *Pensées*.

« Nous ne nous tenons jamais au temps présent. Nous anticipons l'avenir comme trop lent à venir, comme pour hâter son cours, ou nous rappelons le passé pour l'arrêter comme trop prompt, si imprudents que nous errons dans les temps qui ne sont point nôtres et ne pensons point au seul qui nous appartient, et si vains que nous songeons à ceux qui ne sont rien, et échappons sans réflexion le seul qui subsiste. C'est que le présent d'ordinaire nous blesse. Nous le cachons à notre vue parce qu'il nous afflige, et s'il nous est agréable nous regrettons de le voir

échapper. Nous tâchons de le soutenir par l'avenir et pensons à disposer les choses qui ne sont pas en notre puissance pour un temps où nous n'avons aucune assurance d'arriver.

Que chacun examine ses pensées, il les trouvera toutes occupées au passé ou à l'avenir. Nous ne pensons presque point au présent, et si nous y pensons, ce n'est que pour en prendre la lumière pour disposer de l'avenir. Le présent n'est jamais notre fin. Le passé et le présent sont nos moyens, le seul avenir est notre fin. Ainsi nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre, et nous disposant toujours à être heureux, il est inévitable que nous ne le soyons jamais. » Pascal, *Pensées*, Br. 172-Lafuma 47.

Bonheur et mémoire. Augustin, *Confessions*, X.

« Est-ce ainsi que je vous cherche, Seigneur ? Vous chercher, c'est chercher la vie bienheureuse. Ah ! Puissé-je vous chercher, pour que mon âme vive. Car mon corps vit de mon âme et mon âme vit de vous. Est-ce donc ainsi que je cherche la vie bienheureuse ? Car je ne l'ai pas trouvée, tant que je n'ai pas été obligé de dire : « C'est assez ; elle est là... ». Est-ce ainsi que je la cherche ? Est-ce par souvenir, comme si je l'eusse oubliée, avec conscience de mon oubli ? Est-ce par désir de l'inconnu ? Soit que je n'en aie jamais rien su, soit que j'aie tout oublié jusqu'à la mémoire de mon oubli.

Mais n'est-ce pas cette vie heureuse après laquelle tous les hommes soupirent et que nul ne dédaigne ? Où l'ont-ils connue pour la désirer ainsi ? Où l'ont-ils vue pour l'aimer ? Il faut donc qu'elle soit avec nous ; comment ? je l'ignore ; il faut qu'elle soit en nous ; mais à différentes mesures. L'heureux en espérance la possède, moins que l'heureux en réalité, plus que celui qui est déshérité et de la réalité et de l'espérance. Mais celui-là même la possède à certain degré, puisqu'il la désire, et d'un désir incontestable.

Quelle est donc cette notion dans l'homme ? Je ne sais. Réside-t-elle dans sa mémoire ? C'est le problème qui m'intéresse ; car alors, il faut que nous ayons été autrefois heureux. Est-ce individuellement, est-ce dans ce premier homme, premier pécheur, en qui nous sommes tous morts, premier père de nos misères ?

C'est ce que je n'examine pas maintenant, je ne veux que savoir si la vie heureuse est dans la mémoire. Elle ne peut nous être entièrement inconnue, puisque nous l'aimons ; puisqu'à ce nom, il n'est personne qui ne confesse le désir de la réalité. Est-ce donc le son qui nous en plaît ? Qu'importe au Grec ce mot latin dont il ignore le sens ; mais le synonyme grec ne le laisse pas indifférent. Car elle ne connaît ni la Grèce, ni Rome, celle qu'envient et Grecs et Latins, et tout homme en toute langue ; elle est donc connue de tous les hommes. Trouvez un mot compris de tous pour leur demander s'ils veulent être heureux : oui, répondront-ils sans hésiter. Ce qui serait impossible, si ce nom n'exprimait une réalité conservée dans leur mémoire. » Augustin, *Confessions*, X, XX (29).

Bonheur et oubli. Nietzsche, *Considérations inactuelles*, II.

« Pour le plus petit comme pour le plus grand bonheur, il y a toujours une chose qui le crée : le pouvoir d'oublier, ou, pour m'exprimer en savant, la faculté de sentir, pendant que dure le bonheur, d'une façon non-historique. Celui qui ne sait pas se reposer sur le seuil du moment pour oublier tout le passé, celui qui ne se dresse point, comme un génie de victoire, sans vertige et sans crainte, ne saura jamais ce que c'est que le bonheur, et, ce qui est pire encore, il ne fera jamais rien qui puisse rendre heureux les autres. Imaginez l'exemple extrême : un homme qui ne posséderait pas du tout la faculté d'oublier, qui serait condamné à voir en toutes choses le devenir. Un tel homme ne croirait plus à sa propre essence, ne croirait plus en lui-même ; tout s'écoulerait pour lui en points mouvants pour se perdre dans cette mer du devenir ; en véritable élève d'Héraclite il finirait par ne plus oser lever un doigt. Toute action exige l'oubli, comme tout organisme a besoin, non seulement de lumière, mais encore d'obscurité. Un homme qui voudrait sentir d'une façon tout à fait historique ressemblerait à celui qui serait forcé de se priver de sommeil, ou bien à l'animal qui devrait continuer à vivre en ne faisant que ruminer, et ruminer toujours à nouveau. Donc il est possible de vivre sans se souvenir, de vivre même heureux, à l'exemple de la bête,

mais il est absolument impossible de vivre sans oublier. Ou bien, pour m'expliquer sur ce sujet d'une façon plus simple encore, il y a un degré d'insomnie, de rumination, de sens historique qui nuit à l'être vivant et finit par l'anéantir, qu'il s'agisse d'un homme, d'un peuple ou d'une civilisation. » Nietzsche, *Considérations inactuelles*, II, 1 (1874).

Nostalgie et divertissement. Fin du voyage. Jouir du bonheur et user du monde.
Augustin, *De doctrina christiana*.

« Jouir (*frui*), c'est être lié (*inbaerere*) par amour à une chose pour elle-même. User (*uti*), c'est faire servir ce qui tombe sous l'usage à obtenir l'objet qu'on aime, si toutefois il peut être aimé. Car user d'une chose pour une fin illégitime, c'est moins un usage qu'un abus. Représentons-nous donc comme des voyageurs qui n'ont de bonheur à attendre que dans la patrie ; désireux de la rejoindre pour mettre un terme aux peines et aux misères de l'exil, nous avons besoin d'employer les véhicules nécessaires pour nous transporter sur terre ou sur mer jusqu'à cette patrie dont nous voudrions jouir. Mais si, captivés par les beautés du voyage et les douceurs mêmes du transport, nous nous arrêtons à jouir de ce dont il fallait seulement user, alors nous désirons voir la voie se prolonger, et sous l'empire d'un plaisir funeste, nous oublions la patrie dont les charmes devaient nous rendre heureux. Ainsi en est-il dans le cours de cette vie mortelle où nous voyageons loin du Seigneur⁵ ; s'il est vrai que nous soupirions après la patrie où se rencontre le vrai bonheur, il faut user de ce monde et non pas en jouir ; il faut s'en servir *pour découvrir et admirer dans l'image des créatures, les grandeurs invisibles du Créateur*⁶, et s'élever ainsi de la vue des choses sensibles et passagères à la contemplation des choses spirituelles et permanentes. » Augustin, *De doctrina christiana*, I, 4, 4.

⁵ 2 *Cor.*, 5, 6.

⁶ *Rom.*, I, 20.